

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

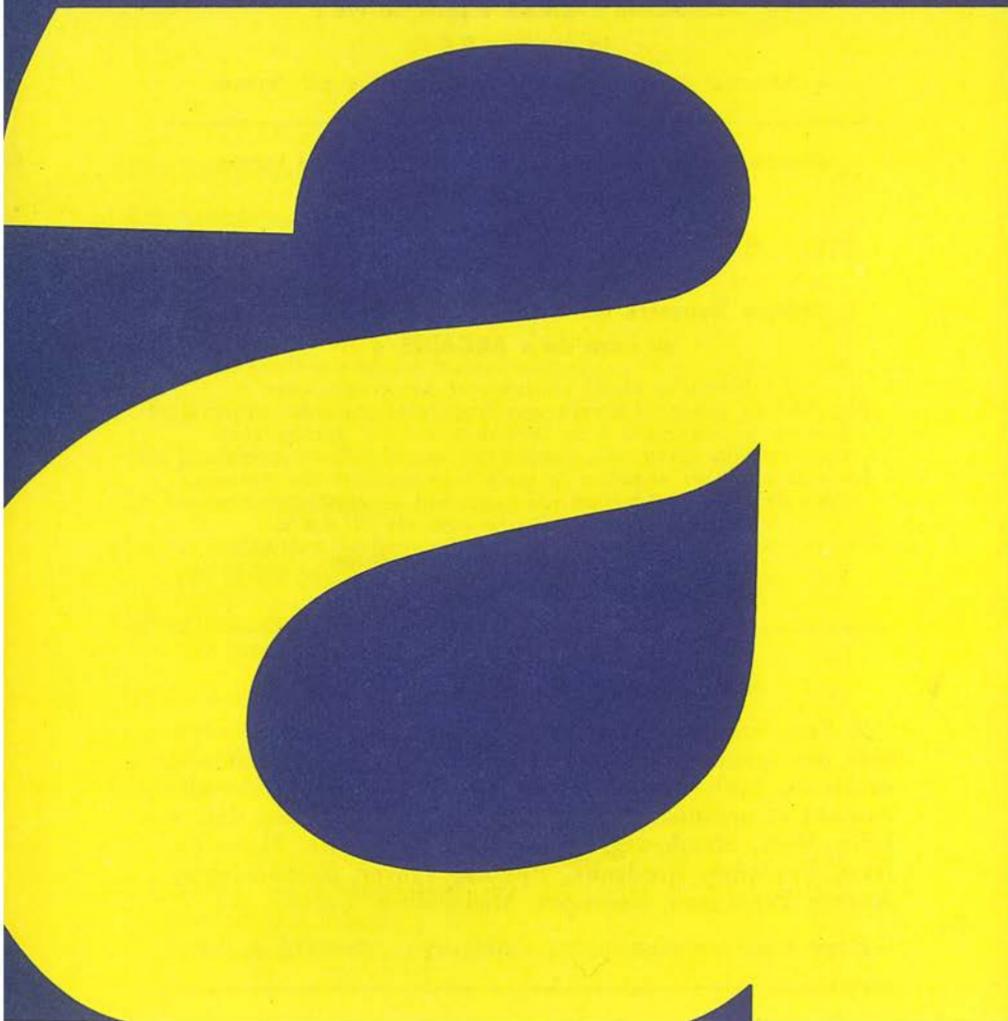
Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Mai 1981
28^e année

329

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	90 F	45 F
Etranger	115 F	60 F

Abonnement de soutien : 1 an : 115 F — Etranger : 135 F

Abonnement d'Honneur à partir de 175 F

Le numéro : 9 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« A R C A D I E »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « A R C A D I E »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés. Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1981 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1981. N° 438 - Imprimé en France

Commission paritaire N° 56848

A R C A D I E

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Vingt-huitième année

Mai 1981

SOMMAIRE

Les Délégations régionales	276
Les Arcadiens dans leur vie professionnelle, par CLAUDE HERBAUT	277
Saint Aelred, priez pour nous ! par CHRISTIAN GURY	288
Les droits de la personne humaine (<i>suite</i>)	295
Une soirée en ARCADIE, par EDMOND CAPIAN	304
Des profondeurs d'un parc..., par ALAIN ROMÉE	307
Le loubard sentimental, par ALEXANDRE D'ARÇAIS ...	313
Les attitudes des médecins face à l'homosexualité, par le Dr MICHEL GAYDA	316
Le sottisier de l'homophilie (<i>suite</i>), par PIERRE FONTANIÉ	320
Une liaison éphémère, par LUCIEN TRONG	328

LIVRES :

<i>Pour en finir avec la pseudo information sexuelle</i>	331
<i>Pierrot la lune</i> de Pierre GRIPARI	332
<i>Floride</i> de Jack THIEULOUY	334
<i>Les amours du Nil</i> de Juan PINEIRO	335

LES DÉLÉGATIONS RÉGIONALES

Depuis de nombreuses années certaines régions de France ont des délégations d'ARCADIE. Dès 1954 d'ailleurs elles existaient à Lyon, à Bordeaux, à Clermont-Ferrand, etc.

Elles sont peut-être ce que sont les Délégués choisis par la direction de Paris, mais elles sont essentiellement ce que veulent en faire les arcadiens et les arcadiennes de chaque province. Certaines sont donc très vivantes, d'autres, somnolent.

Outre les réunions qu'elles organisent pour permettre aux membres d'ARCADIE de se rencontrer, de se connaître, de s'épauler, de rompre leur solitude, de discuter entre eux des divers problèmes touchant à l'homophilie, elles participent à chaque fois que l'occasion se présente à des débats publics ou semi-publics ou privés sur l'homophilie. Comme, lorsque cela est utile, le Délégué verra le Préfet, le Commissaire central, l'Évêque, et telles autres personnalités de sa région.

Le Délégué est le représentant officiel d'ARCADIE pour les départements à lui confiés, et il agit en étroite collaboration avec la direction nationale.

Certaines délégations publient plus ou moins régulièrement, certaines, mensuellement, une lettre destinée aux membres d'ARCADIE de cette région et qui les tient au courant de la vie de ce coin du territoire. Le Délégué est aussi présent pour écouter, conseiller, reconforter, et lorsque cela est possible diriger tel membre vers celui dont il a besoin : médecin, avocat, notaire, prêtre, etc.

Certaines délégations organisent parfois des réunions inter-régionales, des fins de semaine dans tel hôtel de la région, pour discuter, pour passer un agréable moment de franche fraternité arcadienne, très souvent un collaborateur de la direction nationale y participe, si ce n'est le Directeur d'ARCADIE lui-même.

Arcadiens, Arcadiennes : faites vivre ces délégations. Elles existent pour votre épanouissement personnel.

ARCADIE

LES ARCADIENS DANS LEUR VIE PROFESSIONNELLE

La commission du monde professionnel d'Arcadie a pris, dans le courant de 1980, l'initiative d'une enquête par questionnaire auprès des Arcadiens dans le but de mieux cerner les difficultés qu'ils rencontrent dans leur travail du fait de leur homophilie. Il s'agissait d'une part, en publiant les résultats de ce travail, d'améliorer l'information des Arcadiens eux-mêmes et celle de tous les lecteurs de la revue, et d'autre part de fournir à la commission des éléments concrets dans le dialogue qu'elle a entrepris avec les organisations professionnelles.

Le document auquel nos amis étaient priés de répondre comportait 10 questions, certaines comprenant des subdivisions, dont 8 du type dit « fermé », c'est-à-dire où les personnes interrogées choisissent entre des réponses préparées, et 2 du type « ouvert », pour lesquelles une réponse rédigée au gré de l'intéressé était nécessaire. Ceux qui en éprouvaient le besoin étaient invités à développer leur point de vue séparément du questionnaire. A l'inverse, même des réponses à une partie seulement des questions posées étaient souhaitées, ainsi qu'à titre facultatif — et confidentiel — les références personnelles du répondant et son éventuel engagement, syndical ou autre, sur le plan professionnel.

Le retour des questionnaires s'est étalé sur une assez longue période, compte tenu de rappels dans la revue. Les membres de la commission se sont ensuite partagé le travail de dépouillement et de synthèse. Au cours de la réunion d'information sur ses travaux qu'elle tint rue du Château-d'Eau le 22 octobre 1980, la commission présenta les résultats globaux de cette enquête, dont nous donnons ici l'analyse.

Qui a répondu ?

299 réponses ont été dépouillées, émanant de 280 hommes et de 19 femmes. L'âge moyen des répondants s'établit à 40,2 ans, et leur ancienneté professionnelle moyenne, dans l'emploi

qu'ils exercent aujourd'hui, à 14,4 ans. Ces chiffres conduisent immédiatement à un premier commentaire : le nombre de réponses reçues est faible, s'il est suffisamment important pour en tirer — avec prudence — des résultats significatifs. Seconde observation ; la très petite proportion de réponses féminines (6,3 %), assortie de cette constatation : les femmes qui ont répondu l'ont fait de façon plus complète et détaillée que la majorité des hommes. Troisième observation : les réponses émanent surtout de personnes d'âge moyen, d'une grande stabilité professionnelle.

31 % des réponses proviennent de personnes travaillant à Paris, et 13,6 % dans la banlieue parisienne, soit 44,6 % pour l'ensemble de l'agglomération. Viennent ensuite, en ordre décroissant, l'Ouest (15 %), l'Est (12,6 %), le Sud-Ouest et la région Rhône-Alpes (sensiblement 5 % chacun), le Nord, la Provence et le Centre (sensiblement 4 % chacun) ; enfin, 5,6 % des réponses provenaient d'étrangers ou de français résidant à l'étranger (1).

Si l'on met à part l'agglomération parisienne (dont on aurait pu d'ailleurs attendre un nombre plus grand de réponses), la dispersion est satisfaisante, mais ne correspond manifestement pas quantitativement à la répartition régionale de la population française, ni à ce que l'on peut savoir de celle des homophiles. Plus significative est l'importance des agglomérations d'où proviennent les réponses : la région parisienne mise à part, 31,6 % des répondants résident dans des villes de 50 000 habitants et plus, 16,6 % dans des villes de 2 000 à 50 000 habitants, 6 % dans des localités de moins de 2 000 habitants.

37,3 % des répondants travaillent dans des entreprises employant moins de 50 personnes, 34,3 % dans des entreprises employant plus de 500 personnes, et 24 % dans des entreprises comptant entre 50 et 500 personnes. 54,3 % appartiennent à des entreprises privées, 35,3 % au secteur public, et 9 % au secteur nationalisé. On compte 20,6 % de professions du secteur commercial, 17 % de l'enseignement, 16,3 % de l'administration, 14,3 % dans le secteur industriel, 4,6 % dans l'artisanat, 2 ou 3 % dans l'agriculture, les professions artistiques, libérales, l'armée et le clergé, enfin 15 % dans des secteurs divers (santé, transports privés, coopérants à l'étranger...) et des retraités. Quant aux catégories socio-professionnelles auxquelles appartiennent les répondants, on trouve en tête 41,3 % d'employés et d'ouvriers, puis 26 % de cadres, 16,6 % d'enseignants, 7 % de professions indépendan-

tes. L'ensemble de ces données, si elles ne reflètent pas non plus la répartition de la population française active, offre suffisamment de variété pour que l'on puisse affirmer que les réponses reçues émanent d'un échantillon représentatif de toutes les professions et de toutes les catégories d'emplois, tout en éclairant la répartition socio-professionnelle des Arcadiens — et des homophiles — qui ne sont absents d'aucun secteur.

Qui vit à « visage découvert » ?

A la question « Votre orientation sexuelle est-elle connue... », 37,3 % des questionnés répondent oui en ce qui concerne leurs collègues, 57,3 % répondent non. Pour les employeurs (ou les chefs hiérarchiques), 31,3 % répondent oui, 57,3 % répondent non, tandis qu'augmente le pourcentage de ceux qui ne se prononcent pas. Sur les réponses clairement exprimées, 43 % sont donc connus comme homophiles par leurs collègues et leurs employeurs ou leurs supérieurs, et volontairement ou non vivent donc « à visage découvert ». Il est intéressant de noter que ce pourcentage n'est pas uniformément réparti selon l'origine des répondants. Il est le plus élevé en banlieue parisienne (54 %), et à l'étranger (53 %) ; vient ensuite Paris même (47 %), tandis que les autres régions sont au-dessous de cette moyenne. C'est encore dans la banlieue parisienne qu'il est le plus élevé si l'on se réfère au chiffre de la population des lieux de résidence (56 %), puis, curieusement dans les localités de moins de 2 000 habitants (où tout se sait...) (50 %), à Paris (46 %), tandis que les autres villes sont en dessous de la moyenne (2).

Ce pourcentage n'est pas non plus uniforme selon l'importance des entreprises : il est plus élevé dans les plus petites (on se connaît mieux). Il est également plus élevé dans les entreprises privées que dans le secteur public ou nationalisé, il dépasse 50 % dans les professions commerciales, atteint 45 % dans l'administration, 51 % dans les professions diverses, et descend à 24 % dans l'enseignement, chiffre corroboré par les réponses aux questions ouvertes. Enfin, s'il atteint 52 % dans la catégorie ouvriers-employés, 48 % chez les travailleurs indépendants, il descend à 33 % chez les cadres.

Comment l'homosexualité est-elle perçue dans le monde professionnel ?

Comment l'homosexualité est-elle perçue — à travers vous

ou en dehors de vous — dans votre milieu de travail ? Cette interrogation concernait aussi bien ceux dont l'orientation est connue que les autres, et se trouvait détaillée par type d'interlocuteurs et de comportements. La synthèse des réponses donne les résultats suivants :

En ce qui concerne les collègues de travail, 24 % manifestent de la compréhension, 26,6 % de l'indifférence, 18,3 % gardent le silence, 12,6 % ont une réaction de rejet, 2 % ont une attitude répressive. Il y a plus de 13 % de non réponses à cette question.

En ce qui concerne l'employeur ou la hiérarchie, 13,6 % manifestent de la compréhension, 24 % de l'indifférence, 19,3 % gardent le silence, 9,6 % ont une réaction de rejet, 7,3 % ont une attitude répressive. Il y a 22,6 % de non réponses.

En ce qui concerne les organisations syndicales (ou plutôt leurs représentants dans l'entreprise), l'appréciation est beaucoup plus difficile, semble-t-il : 56 % d'absence de réponse ; la compréhension atteint 5 %, l'indifférence 15,6 %, le silence 16 %, le rejet 4,3 %, la répression moins de 1 %.

On semble donc pouvoir estimer que l'indifférence et le silence à l'égard de l'homosexualité dominent chez les collègues (44,9 %), rejet et répression n'atteignant pas le niveau de la compréhension (14,6 % contre 24 %). Les employeurs ou la hiérarchie auraient un comportement parallèle : l'indifférence et le silence y totalisent 43,3 %, rejet et répression étant cependant plus importants (16,9 %), la compréhension n'atteignant, elle, que 13,6 %. Mais l'importance de l'absence de réponses traduit la difficulté de beaucoup de personnes interrogées à connaître l'opinion de leurs supérieurs.

Quant aux syndicats, les réponses reçues, éclairées par celles faites plus loin aux questions ouvertes, montrent que d'une part, leur attitude est souvent mal connue, faute de contact avec eux, et que d'autre part, ces organisations, surtout à l'échelon de l'entreprise, hésitent à se prononcer sur le problème de l'homophilie, préfèrent souvent garder le silence à son sujet. Vaste champ d'action donc, pour la commission du monde professionnel d'Arcadie...

Une question connexe à la précédente concernait plus précisément les personnes qui avaient indiqué que leur homophilie était connue dans leur milieu de travail. On leur demandait quelles étaient, dans ce cas leurs relations avec leur entourage professionnel. Avec leurs collègues, sur 125 personnes dont l'homosexualité est connue, 76 % entretiennent de bons rapports, 19,2 % des rapports moyens, et seulement 4,8 % de mauvais rapports. Avec leur employeur ou leurs supérieurs,

sur 105 personnes estimant que leur homosexualité est connue, 62,9 % entretiennent de bons rapports, 29,5 % des rapports moyens, 7,6 % de mauvais rapports. Quant aux syndicats, il n'y a que 46 personnes estimant que leur homosexualité est connue, et 30 d'entre elles ont de bons rapports, 14, des rapports moyens, contre 2 seulement des mauvais rapports, avec leurs représentants.

D'une façon générale, on peut penser d'après ces résultats que le fait d'être connu comme homosexuel ne détériore pas les rapports avec les collègues (95,2 % bons ou moyens), ni avec les employeurs (92,4 % bons et moyens). Cela pourrait paraître contredire les appréciations portées à l'occasion de la question générale : « Comment l'homosexualité est-elle perçue dans votre milieu de travail ? » N'est-ce pas plutôt parce que, à cette question générale, répondaient aussi ceux dont l'homosexualité n'est pas connue, et qui peut être exagèrent l'opinion défavorable de leur entourage ? L'importance accordée à « l'indifférence » et au « silence » ne vient-elle pas du fait que l'entourage ignore avoir à faire à un homosexuel ? En d'autres termes, il semble que les homophiles qui sont connus comme tels par leurs collègues ou leur employeur, par les syndicats, ne rencontrent pas les difficultés qui paraissent évidentes à ceux qui dissimulent leur homophilie, sauf exceptions bien entendu. Et les réponses aux questions ouvertes, plus encore les commentaires annexes fournis par un certain nombre de répondants, confirment cette impression.

Les problèmes particuliers et les cas de discrimination.

Une question portait sur les problèmes particuliers que les répondants avaient eu ou avaient encore sur le plan professionnel du fait de leur homophilie. 9 % ne répondaient pas à cette question, 81 % répondaient pas la négative, et 9,6 % par l'affirmative. Mais dans ce dernier cas, très minoritaire, ceux qui apportaient quelques précisions étaient encore moins nombreux, et faisaient surtout état d'un climat défavorable, de préjugés à leur endroit, ou citaient des faits trop imprécis pour qu'une conclusion claire en fut tirée.

Avez-vous connaissance de cas de discrimination (renvois, refus d'embauche ou d'avancement, humiliations...) vis-à-vis d'homosexuels ou supposés tels, dans votre entreprise ou dans une autre de votre région ? A cette question, 75,6 % des réponses étaient négatives, pour 18 % positives, 6 % ne se

prononçant pas. Mais pour les 18 % de réponses positives, les éclaircissements sollicités se répartissaient entre des cas où l'homophilie et faute professionnelle étaient peu dissociables, des cas où il s'agissait de faits rapportés au deuxième ou troisième degré (on m'a dit que...), et de cas patents en très petits nombres. Souvent d'ailleurs, pour ces derniers, le motif réel d'une sanction avait été remplacé par un motif fictif admis par le code du travail, ou bien l'intéressé avait démissionné de lui-même.

Une autre question avait trait à la connaissance de prises de position (positives ou négatives) de la part d'organisations professionnelles ou de responsables divers sur l'homosexualité, ou, plus généralement, sur la discrimination vis-à-vis de l'orientation sexuelle, par rapport à la profession. 77,3 % des réponses étaient négatives, contre 8,3 % positives, avec dans ce cas, la plupart du temps, citation de prises de positions diffusées assez récemment par la presse, la télévision ou la radio (le pape, le docteur Amoroso, le sénateur Caillavet). Ces réponses positives incluaient le débat parlementaire sur la majorité homosexuelle, et citaient enfin quelques réactions positives d'organisations syndicales.

Nous voulons croire que dans les 77,3 % de réponses négatives se trouvaient cependant des personnes ayant eu connaissance de certains au moins des faits ainsi rapportés, mais qui n'avaient pas songé à les citer à cause du libellé de la question !

En ce qui concerne les difficultés personnelles rencontrées par les répondants, ou venues à leur connaissance, il est intéressant de constater que le faible nombre de réponses positives dont nous faisons état ne se répartit pas également selon les lieux, les professions, etc. Ce pourcentage de difficultés est géographiquement le plus fort à l'étranger (41 %), puis dans le Centre et l'Ouest (29 % en tout), pour descendre à 18 % à Paris. Il est plus élevé dans les localités de moins de 2 000 habitants (39 %), pour descendre à 22 % dans les localités de 2 000 à 50 000 habitants, remonter à 25 % dans les plus de 50 000, descendre à 17 % dans la banlieue parisienne, remonter à 19 % dans Paris même. Culminant dans les entreprises moyennes (50 à 500 salariés) avec 28 %, il est le plus faible dans les petites entreprises (18 %), et il est plus élevé dans la fonction publique (29 %) que dans les entreprises privées (18 %) ou nationales (19 %). Enfin c'est dans l'enseignement qu'il est de loin le plus fort (43 %), avant l'administration (22 %), le commerce et l'industrie. Les

difficultés sont plus fréquentes pour les cadres (22 %) que pour les ouvriers et les employés (19 %), ou les travailleurs indépendants.

L'engagement personnel.

Il était demandé, à la fin du questionnaire, et de façon facultative, si le répondant avait des engagements éventuels au plan professionnel (syndicaux ou autres). Si 86 % des personnes interrogées répondirent à cette question, 27 % seulement le firent par l'affirmative, contre 59 % par la négative. Il n'y aurait donc, compte tenu de 14 % de non réponses à cette question, qu'un peu plus du quart des homophiles ayant un tel engagement, allant d'ailleurs de la simple adhésion au militantisme actif et à des responsabilités parfois importantes.

Mais si l'on rapproche les réponses à cette dernière question de celles ayant trait à la connaissance de l'homophilie des intéressés par leurs collègues ou leurs supérieurs, on constate que l'engagement, syndical surtout, est le fait de 41 % de ceux qui, volontairement ou non, vivent « à visage découvert ». Parallèlement, ceux qui sont engagés de cette manière semblent mieux informés (35 %) de cas de discrimination dans le travail et de prises de positions concernant l'homophilie. Ce qui n'a rien que de naturel, un tel engagement allant en principe de pair avec une meilleure information, ou une plus grande curiosité.

*

Quelles conclusions poser, au terme du dépouillement de cette enquête, et des réflexions qu'il suscite ?

Concernant les questions dites « ouvertes », qui ont incité certaines personnes à des réponses documentées et détaillées, il n'est guère possible d'en exposer une synthèse. Nous pouvons simplement dire que sur bien des points elles ont confirmé, ou éclairé, les réponses données aux questions fermées, et nous l'avons souligné au passage. Il nous paraît cependant utile d'insister sur trois points qui en ressortent.

D'abord, la situation des enseignants. Il semble que ce soit la profession où les homophiles courent le plus de risques s'ils viennent à être connus comme tels. Beaucoup mettent en cause le poids de l'opinion des parents d'élèves, soucieux de ne pas voir leurs enfants livrés, sinon aux « agressions »

d'homosexuels, du moins à un prosélytisme susceptible de les faire « dévier ». Et l'administration paraît vouloir éviter tout risque, en adoptant une attitude qu'elle estime sans doute prudente et qui s'avère en fait injuste et répressive à l'égard des homosexuels. Cette situation difficile des enseignants, surtout sensible dans le primaire et dans le secondaire, repose sur deux préjugés : on confond homophiles et pédophiles, on pense que l'homosexualité peut être le fruit de mauvais exemples. Cela nous démontre combien il y a encore à faire pour éclairer l'opinion publique.

Second point : l'attitude des syndicats. Nous l'avons dit, ces organisations, surtout à l'échelon des entreprises, hésitent à se prononcer sur le problème de l'homophilie. Il s'agit là aussi d'un manque d'information, et si la commission du monde professionnel travaille à améliorer celle-ci, il faut que les Arcadiens se disent bien qu'ils peuvent — qu'ils doivent — dans la mesure de leurs possibilités, y contribuer. Car les problèmes, quand il y en a, se posent sur les lieux de travail, et une meilleure connaissance de ce que nous sommes réellement ne dépend pas de des articles de journaux ou des circulaires des organisations syndicales. Elle dépend de l'attitude que sait prendre chaque homophile, quand c'est nécessaire.

Troisième point, et qui constitue une impression assez générale ressortant du dépouillement de l'enquête. Nous l'avons déjà signalé, mais cela nous paraît assez important pour que nous y revenions. Ceux des homophiles qui vivent « à visage découvert » ne rencontrent pas, sauf exception, de difficultés particulières de la part de leurs collègues ou de leurs employeurs. Ils en tirent la satisfaction de vivre de façon normale, au sens plein de ce terme, c'est-à-dire comme n'importe quel autre homme ou femme. Ce qui n'est pas mince, et les conduit à négliger les quelques aléas — parfois de simples plaisanteries — qu'ils peuvent être conduits à endurer. Au contraire, ceux qui dissimulent leur homophilie dans leur milieu de travail se disent obligés de le faire par suite d'une répression certaine, immanente même. Ce sont souvent ceux qui citent, mais de façon trop peu précise, des cas de répression venus à leur connaissance démontrant bien, à leur yeux, les dangers qu'il y a à se révéler d'une manière ou d'une autre.

Alors, le danger de faire connaître son homophilie est-il plus imaginaire que réel ? Dépend-il plus de l'individu en cause que du milieu où il évolue ? On est tenté de le penser, mais seul un beaucoup plus grand nombre de réponses à l'enquête aurait permis de trancher cette question. Comment ne pas regretter

que sur un sujet aussi important, puisque la vie professionnelle intéresse presque tous les individus, et ceci une grande partie de leur existence, nous n'ayons pas recueilli davantage de réponses.

Nous espérons cependant que les chiffres publiés, et les commentaires, volontairement mesurés, que nous en avons tirés, susciteront d'autres réflexions, et pourront être l'amorce d'un débat sur la situation des homophiles dans leur milieu professionnel, débat dont chacun pourra tirer profit, et qui contribuera, espérons-le, à faire avancer notre cause.

CLAUDE HERBAUT

Président de la Commission
du Monde Professionnel

(1) Voir tableau n° 1 en annexe. La différence entre le total des pourcentages cités et 100 provient de l'absence de réponses à certaines questions.

(2) Voir tableau 2.

ANNEXE

TABLEAU 1. — *Origine des réponses reçues (en chiffres absolus).*

Nombre de réponses	non réponse	Paris	Banlieue parisienne	Nord	Est	Rhône-Alpes	Provence	Sud-Ouest	Centre	Ouest	Étranger	Total
	non réponse	Paris	Banlieue parisienne	Localités + 50 000 habitants	Localités 2 000 à 50 000	Localités - de 2 000						
Par régions	3	93	41	12	38	14	11	15	10	45	17	299
Selon importance des localités	3	97	36	95	50	18						299

TABLEAU 2. — *Homophilie connue dans le milieu professionnel.*
Réponses exprimées par régions et importance
des localités (en pourcentages).

	Paris	Banlieue parisienne	Nord et Est	Rhône-Alpes Provence et Sud-Ouest	Centre et Ouest	Étranger
Par région.....	47 %	54 %	36 %	35 %	40 %	53 %
Selon importance des localités	46 %	56 %	37 %	40 %	50 %	
	Paris	Banlieue parisienne	Villes de + 50 000 habitants	Villes de 2 000 à 50 000	Localités — 2 000	

TABLEAU 3. — *Comment l'homosexualité est-elle perçue
dans le milieu de travail ?*

	Non réponses	Compréhension	Indifférence	Silence	Rejet	Répression	Autres
Par les collègues	39	72	80	55	38	6	9
Par l'employeur ou la hiérarchie	68	41	72	58	29	22	9
Par les syndicats	168	15	47	48	13	2	6
Par d'autres personnes ou organismes sociaux de l'entreprise	174	18	36	43	13	3	12

TABLEAU 4. — *Si votre homosexualité est connue,
quels sont vos rapports avec...*

	Non réponses	Mauvais rapports	Rapports moyens	Bons rapports
— vos collègues.....	174 *	6	24	95
— vos employeurs ou vos chefs	194 *	8	31	66
— les syndicats	253 **	2	14	30
— d'autres personnes ou organismes sociaux de l'entreprise	240 **	4	17	38

(*) Le nombre de non-réponses s'explique par celui des personnes dont l'homophilie n'est pas connue de leur entourage.

(**) Le nombre de non-réponses augmente par suite de la difficulté ou de la rareté des contacts avec les syndicats ou d'autres organismes.

ROGER PEYREFITTE

ALEXANDRE LE GRAND

troisième volume

Une œuvre exceptionnelle

Éd. Albin Michel — 95 F

La Jeunesse d'Alexandre — 80 F

Les conquêtes d'Alexandre — 95 F

SAINT AELRED, PRIEZ POUR NOUS !

par CHRISTIAN GURY.

« Pour moi, si j'étais pape un jour, je canoniserais le saint qui, invoqué après sa mort, permettrait ce miracle, le plus difficile de tous : conduire dans les bras d'un garçon celui qu'il choisit de loin et qui ne songe pas à lui »

(André du DOGNON, « Le bel âge »)

Pourquoi les homosexuels qui, bien souvent, ne savent plus à quel saint se vouer, n'auraient-ils pas, à l'instar des corporations et des communautés humaines les plus diverses, un protecteur céleste ?

En attendant — personne n'est pressé — l'érection solennelle d'André Baudry, « le petit Saint Vincent de Paul de Sodome » selon le mot affectueux d'André du Dognon (1), aux honneurs de l'autel, ils invoquent, s'ils sont pédophiles, St Nicolas, modèle en tout bien tout honneur des amateurs d'enfants ; s'ils pratiquent en dignes élèves des Jésuites certains exercices : St Ignace de Loyola ; s'ils aiment les biographies troubles de héros aux jeunesse agitées et les ragots historiques : St Paul ou St Augustin (2) ; s'ils redoutent, dans l'accomplissement de leur sport préféré, les hémorroïdes douloureuses : St Fiacre de Meaux, dont les reliques produisent, paraît-il, merveilles en ce domaine (3) ; s'ils donnent dans l'esthétisme et le masochisme : St Sébastien, le bel archer qui, à en croire les très nombreux artistes attirés par sa figure et le gratifiant au cours des siècles, sous l'alibi religieux, des poses les plus voluptueusement pâmées, mêlait dans son martyre l'extase de la foi à celle du plaisir (4) et dont une version apocryphe de la

SAINT AELRED

légende, inspiratrice pour Gabriele d'Annunzio, dit que, tombé entre les mains — palpeuses ! — des Infidèles, il aurait été transpercé par des traits de chair tout autant que par des lances de métal (5).

Depuis quelques années, une mode, lancée semble-t-il par des homosexuels chrétiens d'Angleterre et soucieux de la mise en valeur de leur patrimoine national, accrédite dans les esprits pieux la primauté de St Aelred de Rievaulx, patron idéal des homosexuels. Qui donc était ce vénéré personnage ?

*

Il était une fois un jeune homme de bonne et noble famille, d'ailleurs — quelle référence ! — fils et petit-fils de prêtres catholiques, — la coutume locale et d'époque ne voyait rien à redire à cet état de choses —, et sur le berceau de qui la fine fleur de l'aristocratie des fées semblait s'être penchée. L'enfant avait reçu dans son lot la Beauté, l'Intelligence et la Richesse. Malheureusement, ainsi qu'il arrive souvent dans ces cas là, une Carabosse, comme il en existe quelques-unes Outre-Manche, soit qu'on eut omis de l'inviter dans les formes, soit qu'elle fût soûle, par maladresse sinon par malveillance, mania sa baguette à l'envers et dota le bébé du don d'Homophilie.

Aelred naquit à Hexham, dans le Northumberland, probablement l'année 1109. Tout jeune, il reçut une excellente éducation et, muni d'un solide bagage littéraire — le « nouvel humanisme » de son époque —, il fut, en qualité de page, envoyé à la cour du roi David d'Écosse. Il y trouva bientôt son Jonathan en la personne d'Henry, fils du souverain.

A la suite de Walter Daniel, disciple et premier biographe d'Aelred qui, notant que son héros vécut dans l'entourage royal « à la manière d'un moine » précise aussitôt et avec une relative franchise — dont le ton s'est depuis perdu dans la littérature d'Église — qu'il entend par là que l'adolescent menait une existence humble et non pas qu'il n'avait jamais « défloré sa chasteté », tous les hagiographes insistent sur ce point, capital, de l'histoire personnelle du futur saint : sa très grande amitié avec le comte Henry.

Aelred séjourna de 1124 à 1133, approximativement de sa 15^e à sa 24^e année, autrement dit à l'âge tendre des premiers émois, au château de David d'Écosse. Inséparable d'Henry, dont il était « le compagnon préféré » (6) dans l'étude, le travail et les jeux, « lié avec lui d'une amitié étroite » (7).

Devenu sénéchal de la maison royale, bénéficiant de la confiance de son protecteur, de l'intimité d'un ami, de la sympathie de tous les courtisans — car il avait le caractère le plus enjoué qui soit —, Aelred aurait dû s'épanouir de bonheur. Mais, résume le « Dictionnaire historique des saints » de John Coulson, « bien que tout lui fût prospère, son âme était pourtant déchirée par un poignant conflit auquel, a-t-il confié, il ne voyait d'autre échappatoire que la mort ; c'est que, tout en se sentant appelé à chercher Dieu dans un cloître, il ne pouvait se résoudre à rompre l'amitié qui le liait à Henry ».

Qu'il devait être fort, en effet, l'attachement unissant les deux hommes, pour que les historiens évoquent longuement un « sévère combat intérieur », s'étalant sur plusieurs années ! (8). Au retour d'une entrevue qu'il avait sollicité près de l'archevêque d'York, Aelred se rendit tout droit au monastère cistercien de Rievaulx et là, brusquement, brutalement, c'était le seul moyen de s'arracher au monde et à ses plaisirs, décida d'y rester ; il ne regagna jamais la cour d'Écosse.

*

Parenthèse. Parmi les influences dont se réclamait Aelred et qui le guidèrent sur le chemin du renoncement aux amitiés excessives, il faut citer l'exemple d'une très populaire figure du christianisme en Écosse, honorée alors et cinq siècles après sa mort d'un culte particulièrement vivace : Saint Cuthbert.

Cuthbert, berger du VII^e siècle, devenu moine à dix-sept ans, prieur de son abbaye puis ermite sur une île déserte, vivait dans le creux d'un rocher et prenait à la nuit des bains d'eau glacée en chantant vigiles lorsqu'on le vint chercher pour l'installer évêque d'Hexham. Doué d'un grand pouvoir de pénétration sur les âmes et d'un don de sympathie pour les problèmes humains, il parcourut son diocèse d'un bout à l'autre, puis celui de Lindisfarne qu'il évangélisa. Au soir de sa vie, fatigué, il retourna sur son île seulement peuplée d'animaux, oiseaux de mer qui obéissaient à son appel et se laissaient caresser par lui et loutres marines qui léchaient et réchauffaient son corps après ablutions. Zoophile bon enfant, St Cuthbert, qui serait assurément un patron idéal pour les écologistes, a donné son nom à une espèce de palmipèdes et à une variété d'algues.

St Cuthbert est aussi un héros de l'amitié. Une fois l'an, sa solitude se trouvait rompue par l'arrivée de son « intime

ami » (9), le futur St Herbert, lui aussi ermite de profession, anachorète d'un lac du Cumberland. Je vous laisse à deviner la joie des retrouvailles, les embrassades fraternelles et la volupté des entretiens des deux compères, leur congrès se préoccupant surtout d'échanger sur le thème de la vie future qui les verrait réunis.

« On dit, nous assure le « Dictionnaire historique des saints », que toute sa vie, Herbert implora le seigneur afin de mourir en même temps que son meilleur ami, St Cuthbert ». Dom Baudot rapporte que, lors de leur dernière entrevue, Cuthbert ayant souhaité de mourir, Herbert s'écria, les yeux baignés de larmes : « Je t'en conjure, ne me laisse pas sans toi ici-bas ; au nom de notre amitié, demande à Dieu, qu'après l'avoir servi ensemble sur cette terre, nous puissions entrer ensemble dans sa gloire » (10). Et le Seigneur, dans son infinie bonté, n'ayant rien à refuser aux deux amis, les exauça. Cuthbert et Herbert, chacun dans sa solitude, expirèrent — coïncidence qui frappa les esprits — le même jour et à la même heure, au moment où commençait l'office des matines du 20 mars 687.

St Cuthbert, force de la nature et dompteur de ses instincts, exerça une authentique fascination non seulement sur ses contemporains mais encore sur des personnages plus tardifs tels que Bède-le-Vénéral, le roi Alfred le Grand ou Aelred de Rievaulx, ce dernier au demeurant natif du terroir d'exploits de « l'évêque aux oiseaux ».

*

Moine, Aelred trouva l'apaisement. Sans renoncer véritablement au culte de l'amitié, qui fut la grande affaire et la passion de sa vie.

D'abord, la gentillesse et la gaieté de son tempérament lui firent gagner le cœur et les suffrages de la communauté monastique toute entière. En 1143, Aelred était élu le premier abbé de Revesby, filiale de Rievaulx. Quatre ans plus tard, il revenait à Rievaulx pour y occuper jusqu'à sa mort, survenue en 1167, la charge abbatiale.

Aelred adorait ses moines, qui le lui rendaient bien. Il créa un « monastère d'amis ». « La charité pour ses religieux était incroyable, écrit Dom Baudot (11) ; il veillait sur eux avec une tendresse maternelle (sic). Il ne pouvait les quitter sans leur exprimer sa douleur et la crainte qu'il avait de mourir loin

d'eux au cours de son voyage. Quand il était de retour, c'étaient des expansions de joie et de contentement par lesquelles il leur témoignait son bonheur de vivre au milieu d'eux ». Et le « Dictionnaire historique des saints » de renchérir : « Nombreux furent ceux qui, attirés par sa nature humaine et accueillante, vinrent de tout le pays demander leur admission à Rievaulx, et il n'aurait renvoyé personne qui fût de bonne volonté, car il tenait qu'un monastère ne saurait prétendre au titre de maison de Dieu si le faible devait en être rejeté. Il ne tolérait cependant aucun relâchement, si bien que la Règle n'était nulle part mieux observée qu'à Rievaulx... Spirituel, la parole facile, la répartie plaisante, il était le plus charmant des compagnons et n'aimait rien tant que d'avoir autour de lui des moines jeunes et intelligents; il ne permit cependant jamais à ses inclinations naturelles de le faire verser dans le favoritisme, et il sut être ferme jusqu'à l'obstination ».

L'amour d'Aelred envers ses moines, pour apparaître évidemment désincarné, n'en semble pas moins ambigu. Et sans doute faut-il rechercher ici la raison du discrédit des écrits du saint, les siècles passant, dans la mémoire ecclésiastique (12). Car Aelred a sublimé, transposant dans le registre de la spiritualité, ses sentiments d'homme attiré par le commerce des hommes, lui qui s'exclamait : « Qu'est-ce que l'amour, ô mon Dieu ! sinon le plaisir ineffable de l'âme, d'autant plus doux qu'il est plus pur, d'autant plus sensible qu'il est plus ardent ? »

Aelred, cœur en feu, se souvenant qu'il appréciait plus que tout, en sa jeunesse folle et dans la compagnie d'Henry, la lecture du dialogue de Cicéron sur l'amitié, résolut de compléter chrétiennement le « De amicitia ». Il écrivit un « Traité de l'Amitié spirituelle », texte bref et que tous les commentateurs s'accordent à juger une œuvre gracieuse, subtile et riche de culture (13). « C'est le journal de son cœur » estime le Père Le Bail, qui résume : « La littérature chrétienne compte peu de traités similaires. Celui-ci, outre un prologue où l'auteur avoue son besoin d'aimer et de régler son amitié, comprend trois livres. Dans le premier, Aelred dégage, après l'avoir analysée, la notion chrétienne de l'amitié. Le second livre expose les fruits de l'amitié : il dit aussi les maux de l'isolement, les sens divers des baisers, charnel et spirituel, les différentes espèces de l'amitié vraie et les fausses amitiés : puérides, nuisibles, utilitaires. Le troisième livre établit les quatre stades par lesquels doit passer toute amitié digne de ce nom : l'élection, qui écarte les indignes et pose ses conditions ; la probation, dans la fidélité,

l'intention, la discrétion, la patience ; l'admission ; enfin la fruition ou communion dans les sept biens de l'amitié. Le couronnement de l'amitié spirituelle réside dans l'amitié du Christ » (14).

Bien entendu, l'amitié selon Aelred exclut « l'inclination au vice » et, dans ses « Sermons » comme dans son « Traité du Miroir de la Charité », qui porte sur le modèle de vie chrétienne, l'abbé de Rievaulx montre l'homme libre de choisir entre l'amour divin et la concupiscence, proclamant pour sa part que la joie parfaite ne se trouve qu'en la mortification des sens et des passions. Mais, tout le monde en convient, Aelred fut un grand connaisseur du cœur humain, « moine intensément humain » selon son biographe Powicke, « nature très aimante, ... docteur de l'amour spirituel, qui a aimé intensément » selon le Père Le Bail.

Aelred, l'ami du comte Henry, l'ami des moines, chantre de l'amitié humaine autant que divine, se tailla, de son vivant, une haute réputation de sagesse et de sainteté. Les plus grands personnages de son temps sollicitèrent ses avis éclairés, — Aelred, en germain, signifie « de noble conseil » —, et l'abbé de Rievaulx sut arbitrer des différends, — s'entremettant, par exemple, en 1160, à l'occasion d'une menace de schisme, au nom du pape Alexandre III, auprès d'Henri II d'Angleterre.

Considéré dans son pays comme un autre St Bernard, et d'ailleurs surnommé parfois « le St Bernard du Nord », Aelred, figure populaire du Moyen-Age anglais, fut canonisé dès 1191. Sa fête est fixée au 3 mars mais les cisterciens, dont on connaît l'esprit de contradiction, qui ne font rien comme tout le monde et tout à l'envers, le célèbrent le 3 février.

Saint Aelred de Rievaulx, saint sympa, priez pour nous. Amen.

CHRISTIAN GURY.

(1) Les homosexuels, s'ils ne sont pas tous des petits saints, se révèlent fort préoccupés de sainteté. André du Dognon, qui s'honore lui-même du titre de « St Tarcisius de la conjugalité homosexuelle », qualifie aussi St Jouhandeau de « veuf et martyr parvenu à la sainte Quiétude » (« Peyrefitte démaquillé », p. 177). Gabriel Matzneff nomme son ami Georges Lapassade : « Ste Félicité de la sociologie, Ste Perpétue de l'homosexualité » (« Vénus et Junon », p. 60). Tandis que Sartre baptise St Genêt « comédien et martyr ».

(2) Voir J.-C. Vilbert, « Un amour de jeunesse de St Augustin », Arcadie n° 268, Avril 1976.

(3) Richelieu, « le ministre au cul pourry » selon l'expression du temps, invoquait St Fiacre (cité par Émile Magne, « Le plaisant abbé de Boisrobert »).

(4) Le héros de « Confessions d'un masque », au vrai Mishima lui-même, raconte qu'il éprouva son premier orgasme devant une reproduction du martyr de St Sébastien.

(5) Liste non limitative ! Par exemple, au vu d'accusations de bougrerie, Roger Peyrefitte propose d'ajouter le nom de St Charles Borromée (« Propos Secrets 2 », p. 279).

(6) Le Bail, « Dictionnaire de Spiritualité », éd. Beauchesne.

(7) « Dictionnaire historique des saints », sous la direction de John Coulson.

(8) « After a sharp inward struggle » dit le « Penguin Dictionary of Saints », 1965.

(9) Dom Baudot et Chaussin, « Vies des Saints et Bienheureux ». Dans le « Coulson » : « son ami de toujours ».

(10) Dom Baudot, o.p.

(11) Dom Baudot, o.p.

(12) Maurizio Bellotti, « Nouvelles d'Italie », Arcadie n° 325, Janvier 1981, p. 38, signalant la critique dans un journal italien d'une « Vie » de St Aelred, en rend compte de la manière suivante, significative des malentendus traînant au sujet du pieux personnage : « Il s'agit d'un moine... dont les écrits et les lettres ont été tenus sous clefs pendant des siècles. Pourquoi ? Parce qu'il chante et exalte l'amour pour les novices. Document important pour la connaissance de l'amour masculin dans les couvents ».

(13) « Un traité de l'amitié spirituelle qui, autant pour son thème que pour la délicate beauté avec laquelle il est rédigé, est unique dans la littérature chrétienne » (Coulson) Voir aussi l'opinion de Pierre Pourrat, dans l'encyclopédie « Catholicisme ».

(14) Le Bail, o.p.

Dominique FERNANDEZ

SIGNOR GIOVANNI

« la mort de Winckelmann »

Éd. Balland — 100 p. — 32 F

Conrad DETREZ

LE DRAGUEUR DE DIEU

« l'étrange itinéraire d'un novice... »

Éd. Calmann-Lévy — 50 F

LES JOURNÉES NATIONALES D'ARCADIE

LES DROITS DE LA PERSONNE HUMAINE

Extrait de la table ronde (1)

J. VALLI

Nous allons donner la parole maintenant à des personnes qui nous amèneront des témoignages plus concrets, puisque jusqu'ici nous sommes surtout restés au niveau des principes. Donc, c'est d'abord le Professeur Stern et, M. Trong, qui viennent l'un d'U.R.S.S. et l'autre du Vietnam. Cela ne veut pas dire évidemment que nous considérons que seuls les régimes communistes aient droit, ou besoin, d'une dénonciation. Nous avons invité également le représentant des droits de l'homme argentin, qui aurait eu sans doute beaucoup de choses à nous dire sur ce qui se passe dans son pays. Il est malheureux qu'il n'ait pas pu venir. Ce n'est pas un choix politique, il se trouve que, plusieurs pays, quel que soit leur régime, souffrent de graves violations des droits de l'homme. Nous allons donc passer la parole au professeur Stern qui va tenter de montrer le rapport qui existe entre la répression de l'homosexualité en particulier, la répression sexuelle en général et la répression tout court.

Pr STERN

J'espère par ma présence pouvoir soutenir une lutte contre une forme de discrimination, très grave selon moi : la discrimination sexuelle.

Je voudrais dire que si mes anciens concitoyens, les habitants de cet immense pays qui s'appelle l'U.R.S.S.,

suivaient le conseil de l'orateur qui m'a précédé, de vivre selon le droit, d'être droit, et de chercher la coïncidence entre les paroles et les actes, eh bien, cela serait pour eux le plus sûr chemin qui les conduirait à la prison.

Si je le dis, ce n'est pas en me fondant sur des considérations théoriques. J'ai moi-même été pendant beaucoup d'années un prisonnier d'opinion en U.R.S.S.

Dans les camps soviétiques j'ai eu l'occasion d'observer toute la palette des crimes qui sont punis en U.R.S.S., de l'homosexualité à la foi en Dieu. Et je dois dire que si je suis venu aujourd'hui parler en France, c'est pour dire que, nulle part ailleurs qu'en U.R.S.S., on ne voit aussi nettement se manifester la répression de toutes les libertés, en particulier de la liberté sexuelle. Les Occidentaux auront sans doute du mal à comprendre ce qui suit :

Supposons, que cette réunion, que nous tenons ici, ait lieu, non pas dans la merveilleuse capitale de la France mais à Moscou. Je vais développer cette supposition : qu'est-ce qui se passerait, donc, si cette réunion se tenait à Moscou ? les participants à cette réunion (aussi bien les orateurs que les autres), seraient, d'une façon ou d'une autre, punis par la législation soviétique : les uns perdraient leur travail, seraient mis au chômage ; les autres seraient mis en liberté conditionnelle. D'autres seraient carrément mis en prison.

Je pense qu'il vous intéressera de savoir que, d'après les lois soviétiques, l'homosexualité est punie de deux à cinq ans de camp de concentration.

Ce qui est absolument évident pour vous, doit encore faire en U.R.S.S. l'objet de toute une campagne d'éducation et d'information, et, cela, c'est toujours difficile à comprendre.

L'homosexualité, en U.R.S.S. est entourée par un mur de mépris, de dégoût et d'une négation absolue. L'homosexualité en U.R.S.S. est considérée comme un crime. Je dois vous dire que comme spécialiste sexologue je connais bien ce problème. Mais lorsque j'ai commencé à m'intéresser à ce problème, je n'ai pas pu trouver en U.R.S.S. une seule ligne d'information écrite sur cette question. Vous ne trouverez pas une seule revue, pas un seul journal, pas un livre, pas un film, où le problème de l'homosexualité soit abordé même « en passant ». L'existence même de cette réalité est passée sous silence. Il fut

(1) Voir Arcadie n° 327-328.

un temps où j'ai été amené à m'intéresser à ce que signifie le concept d'homosexualité féminine. J'ai pris l'encyclopédie médicale soviétique et, à l'article « lesbos », j'ai lu l'explication suivante : « lesbos », île de la Méditerranée qui n'est pas éloignée du rivage sud-ouest de l'Asie.

Et pourtant, si vous pensez qu'en U.R.S.S. il n'existe pas d'homosexualité, vous vous trompez lourdement. Alors que j'étais enfermé dans le camp numéro douze, non loin de la ville de Karkow, et que je savais que l'opinion publique internationale me soutenait et que finalement elle parviendrait à me sauver, j'avais une relative sûreté dans le camp, je disais ce que je voulais, au commandant du camp lui-même et une fois je suis venu le voir et je lui ai dit : « Mettez fin aux répressions concernant les homophiles ». Le commandant, qui avait déjà une expérience de bourreau de vingt-cinq ans m'a répondu : « Quelles répressions ? En U.R.S.S., nous n'avons pas d'homosexualité ». Alors, une commission de contrôle vient visiter le camp pour vérifier si tout fonctionne bien. A sa tête il y a un colonel. Je m'approche de lui et je lui dis : « Mettez fin à la répression qui s'abat sur les homophiles ». Et là-dessus il me répond : « C'est une provocation, il n'existe pas d'homophilie en U.R.S.S. ».

Et maintenant je vais vous dire ce que j'ai vu dans ce camp de concentration : Trois-cent-cinquante homophiles. Ils vivent à part. A la cantine ils sont séparés des autres par une cloison. Tout le monde a le droit de les frapper impunément. Sous mes yeux, j'ai vu par exemple la scène suivante : un prisonnier de droit commun a battu presque à mort un homosexuel parce que celui-ci avait puisé avec son écuelle dans la marmite commune. Il n'aurait pas dû le faire, il aurait dû demander à quelqu'un qu'il vienne puiser pour lui, se servir de la soupe pour lui et aller lui porter cette écuelle quelque part à l'écart. Il n'avait pas le droit de s'approcher des autres. Et ce que je vous raconte là ce ne sont pas des horreurs. Je ne voudrais pas créer chez vous ce sentiment que, quelque part loin de Paris il se passe des choses absolument affreuses. Et je suis d'accord avec ceux de mes prédécesseurs qui ont dit qu'il existe aussi des problèmes qui ne sont pas moins importants en U.R.S.S. que les problèmes de la discrimination des homophiles. Mais néanmoins je voudrais dire une chose : c'est que, selon moi, la liberté de l'orientation sexuelle est un signe de la liberté dans la société en général.

Et je voudrais terminer en disant : En U.R.S.S., dans un pays totalitaire, le problème du sexe est un problème très

douloureux pour le régime. Le régime soviétique, qui est fondé sur une idéologie mensongère, sur l'athéisme, ce régime, considère que toute forme de liberté est opposée à la révolution, est ennemie de la révolution. L'un des enquêteurs, auquel j'ai été confronté m'a dit, alors qu'on me soumettait à un interrogatoire lorsque j'étais accusé : « Le sexe nous empêche de construire le communisme ». Et je lui ai répondu : « Monsieur l'enquêteur, c'est la seule chose intelligente que vous ayez dite en quatre heures d'interrogatoire ».

J. VALLI

Nous avons eu là un témoignage assez éprouvant. Malheureusement je crains que nous ayons encore des témoignages douloureux à écouter, avec les réflexions de M. Lucien Trong qui terminera la première partie de cette table ronde.

LUCIEN TRONG

Après tout ce que mes prédécesseurs ont dit, je crois que j'ai très peu de choses à dire. Et j'espère apporter ma part, modeste, à cette discussion.

Le 30 avril 1975, le Vietnam a changé de régime. Étant considéré comme un intellectuel, je devais, comme les autres fonctionnaires et militaires, subir un stage de rééducation prétendu de dix jours, et qui a duré jusqu'à ce jour. Ça veut dire que, après cinq ans, il reste encore des centaines de milliers de détenus dans des camps de concentration appelés joliment « camps de rééducation ». J'ai tenté de partir et, repris, j'ai vécu pendant trois ans et demi dans un camp de rééducation, ce qui fait l'objet de mon livre. Et c'est la vérité que je raconte. Parce que je ne fais pas de politique (je n'aime pas la politique). Je suis plutôt un artiste. Mais j'ai le devoir de dire, de témoigner.

Pendant ces trois ans et demi, je serais mort si je n'avais pas rencontré un garçon qui, par son amitié et son amour, m'a aidé à survivre. Et j'ai découvert que l'amour, entre deux garçons, ou entre deux filles, si cet amour est naturel, sans arrière-pensées matérielles ou autres, est un amour aussi beau et aussi naturel que sous n'importe quelle autre forme.

Je dénonce la violation des droits de l'homme du régime actuel au Vietnam.

En ce qui concerne le problème plus particulier de

l'homosexualité, je me rappelle l'allocution que M. Baudry a faite ce matin. Il a dit que notre lutte pour la liberté sexuelle sera une lutte de longue haleine. Je suis entièrement d'accord. D'autre part, je partage entièrement l'avis de Me Badinter, dans sa conférence sur « la justice et l'homosexualité ». En ce qui concerne l'orientation de notre lutte, il faut éduquer l'opinion publique. Pourquoi ? Parce que le public ne connaît l'homosexualité qu'à travers les préjugés, les tabous, les malentendus. Il se représente l'homosexuel à travers des individus qui ont commis des délits sexuels, (des prostitués, des travestis outrageux), et ils ont une idée complètement fautive. Il faut aussi se mettre à la place d'un public qui ignore tout de l'homosexualité. Et un public qui est soigneusement entretenu, méfiant et même agressif vis-à-vis des homosexuels, par des personnes, religieuses ou non, qui au nom de la normalité, condamnent, sans rien connaître de cette minorité.

A mon avis personnel, comment éduquer cette opinion publique ? Je crois qu'il faut d'abord commencer par soi-même. Il faut lui montrer que nous sommes des hommes et des femmes *absolument* comme les autres. Que notre sexualité, comme notre vie privée, ne regarde que nous-mêmes. Du moment que cela ne perturbe pas l'ordre public, que nous n'avons pas choisi d'être ce que nous sommes, que nous sommes différents des autres — non pas par défi ou par perfection mais tout simplement parce que c'est notre nature, tout simplement comme il y a des gens qui aiment la couleur bleue, d'autres la couleur orange —. Il faut que les gens dits « normaux » sachent que déjà, nous portons en nous notre poids de souffrance, et de solitude. Et que nous n'aspérons qu'à vivre notre vie, sinon avec bonheur au moins sans persécutions.

Je crois qu'il faut informer le public, intéresser le public, par des manifestations sociales, culturelles ou artistiques. Il ne faut pas brusquer, il ne faut pas effrayer le public mais, plutôt, l'appivoiser peu à peu et nous faire connaître tels que nous sommes, avec nos qualités et nos défauts. Je crois que ce n'est pas avec une agressivité tapageuse que nous gagnerons notre cause, mais plutôt avec compréhension, amour et amitié, que nous nous ferons accepter parmi et dans cette société dont nous faisons partie.

J. VALLI

Je pense que ces témoignages émouvants et douloureux

vous auront convaincus de la liaison qui existe entre la défense des droits de l'homme en général, et la défense des droits des minorités sexuelles, ou entre les atteintes contre les droits de l'homme en général et les atteintes aux droits des minorités sexuelles.

Je pense que nous sommes à peu près d'accord, tous, dans cette table ronde, sur les principes. Sur les principes de la défense des droits de la personne humaine. Certaines organisations préfèrent défendre les droits, d'autres préfèrent défendre, plus empiriquement les personnes, mais cela n'est qu'une différence de point de vue.

Par contre, il peut s'élever davantage de divergences lorsque nous envisageons, peut-être, les modes d'action. C'est-à-dire, puisque nous sommes d'accord, en gros, sur les principes, il faudrait discuter maintenant de la pratique concrète : Comment faire respecter ces droits ?

Et c'est là que je serais heureux de poser une question au Pasteur Dumas (puisque nous revenons à la notion de « respect »), comment faire respecter ces droits ?

Certains disent — et d'autres organisations nous disent — un droit ne se fait pas respecter, un droit se prend — se prend par... la violence, par la force, par n'importe quelle autre manifestation.

Alors ce problème concret, je proposerai, paradoxalement, de l'aborder d'une façon très abstraite, justement par la réflexion que nous proposait le Pasteur Dumas, sur la nécessaire liaison entre « le droit » et « le respect ». J'aimerais pour ma part qu'il précise sa pensée.

Pasteur DUMAS

J'avais plutôt employé le mot « respect » comme complément du mot « droit », par rapport à nous-mêmes, c'est-à-dire pour empêcher que nous confondions les droits que nous voulons avoir avec les envies que nous avons. C'est un peu une expression de ce qu'ont dit d'autres orateurs d'ailleurs, sur le fait que notre propre droit est limité par le droit des autres, et que la notion de « limite » est bénéfique, dans ce sens.

Maintenant je voudrais quand-même répondre, plus pragmatiquement, à votre question : Comment se faire respecter, quand on a le sentiment que le respect devient un étouffement ?

C'est-à-dire que la droiture devient à ce moment-là, une

sorte de « capture » et d'impossibilité de trouver un moyen pour surmonter des obstacles.

Je pense que cela dépend énormément des situations. Il y a des situations où il faut — je ne sais pas s'il faut employer le mot de Saint-Exupéry qui a été employé tout à l'heure —, est-ce qu'il faut « apprivoiser » une opinion publique plutôt que la « provoquer » ? A mon avis, je n'aimerais ni l'un ni l'autre. Je crois que « l'apprivoisement » c'est une *longue* tentative de séduction, qui souvent aboutit à des déceptions. L'« agression », c'est souvent une attitude de provocation qui aboutit à des « revers de flamme ». Je crois assez à la progression des Institutions. C'est là que, en tant que moraliste, je passerai au niveau juridique : je crois que quand quelque chose devient « inscrit », dans un contrat social, qui est institutionnalisé par la société où on se trouve, à ce moment-là les choses changent. Et en ce sens peut-être que je répercuterai — mais je ne sais pas s'il pourra nous donner une réponse — je demanderai au Dr Stern : Qu'est-ce qu'il faut faire pour faire respecter des droits, dans une société où, ou bien on est un conformiste ou bien on est considéré par cette société comme un traître social. Il n'y a pas de « marge », pour mener un certain combat pour les droits de l'homme. Que faire dans cette situation là ?

J. VALLI

Oui, je vous avais posé cette question, justement parce que ce qui m'avait semblé intéressant, c'était l'idée que pour faire respecter un droit, il faut malgré tout, soi-même, se fixer certaines règles, c'est-à-dire respecter certaines règles internes de conduite dans le rapport à autrui. Et, évidemment, nous arrivons à des cas..., à certains cas-limite où il n'y a pas, où on ne sait plus quelles règles respecter. Et la question que vous posiez au Dr Stern était très bonne : Est-ce que le Dr Stern pense qu'il y a des possibilités d'évolution, en Union-Soviétique, pour davantage de respect des droits de la personne humaine et, par quels moyens ?

Pr. STERN

Avant tout je voudrais dire, que dans ce livre, qui a été édité en dix langues, j'ai donné la réponse à la question qui vient d'être posée !

Dans ce livre, qui est le fruit d'une expérience de trente ans à

la fois de médecin et de citoyen soviétique, dans ce livre, je crois que j'ai pu montrer que la sexualité soviétique est agressive et pathologique — j'ai eu pour compagnons dans le camp où j'étais, vingt-cinq ouvriers d'usine qui avaient entre dix-huit et vingt-cinq ans, qui, tous les vingt-cinq, ont violé leur professeur d'anglais à l'école —. Donc je voudrais dire que ce phénomène de sexualité agressive et pathologique, et l'absence de démocratie en U.R.S.S., sont étroitement liés. Que ce phénomène de sexualité pathologique et agressive qui caractérise la sexualité soviétique, prend racine dans la réalité du régime soviétique. Je ne découvre pas l'Amérique en l'occurrence. Déjà Freud a dit que les répressions de la sexualité et le totalitarisme sont étroitement liés.

En produisant ce phénomène de sexualité agressive, le régime en souffre par contre-coup, et il n'y a qu'une issue possible (pour sortir de ce cercle vicieux) : la transformation de la base, du fondement social de la société, et le retour à des formes naturelles, à toutes formes possibles de la vie sexuelle, y compris l'homosexualité, pourvu qu'elles donnent à l'homme le sentiment de l'expérience du bonheur humain.

Dans notre ouvrage, nous avons montré que la révolution sexuelle s'ébauche en U.R.S.S. — et si vous lisez le livre vous verrez qu'il y a beaucoup de symptômes de cette évolution — et il est tout à fait possible que cette révolution sexuelle finisse par engendrer un cataclysme social.

J. VALLI

Avant de laisser la parole à la salle, je voudrais demander aux participants de cette table ronde, s'ils ont des questions à poser à d'autres participants.

M. Daniel Mayer avait quelques points à préciser.

DANIEL MAYER

Je voudrais répondre à une question qui ne m'a pas été posée. Car le représentant d'Amnesty-International nous a beaucoup parlé de son organisation, je ne vous ai parlé de la mienne, et rassurez-vous — je ne vous en parlerai pas, mais, je voudrais quand-même tirer une conclusion de ce que vous-même vous nous avez dit :

Les régimes, ça ne vous intéresse pas. D'après ce que vous dites il me semble quand-même que vous auriez pu tirer cette conclusion à mes yeux élémentaire : que l'on est contre toutes

les dictatures quelles qu'elles soient. Parce qu'il y a un mot de Matéotti, député socialiste italien assassiné par les sbires de Mussolini, mot qui me paraît très valable encore maintenant et qui est probablement éternel : « il est plus facile de défendre la liberté lorsqu'elle existe encore que de la reconquérir lorsqu'elle a disparu ».

Et je crois que l'adversaire de tous les défenseurs des droits de l'homme, c'est la dictature, c'est l'oppression ; c'est le groupe humain qui entend imposer sa loi, serait-ce à d'immenses majorités. Et, dans cette réunion, dont le but théorique, et le but pratique aussi, est de rechercher les moyens non pas de « défendre » les homosexuels — je n'aime pas qu'on soit sur une base de défense qui donne l'impression qu'on n'a pas bonne conscience, qu'on demande pardon : « mais vous savez on est comme ça mais... » — non ! non pas « défendre » quelque chose, mais *affirmer* que l'on est différents de la majorité — et après tout la majorité peut changer, même dans ce domaine-là, on n'en sait rien !

Il s'agit donc d'affirmer comme l'on est ; il n'y a pas de recette, mais il y a surtout la suppression des complexes. Que les homosexuels n'aient pas de complexes, et que ceux qui sont en face d'eux n'en aient pas non plus ! Parce qu'il n'y a pas besoin d'être complexé. A la condition qu'on juge l'individu humain, non pas en fonction du groupe auquel il appartient, mais en fonction de ce qu'il est lui-même : de son talent, de son intelligence, de son honnêteté, de sa loyauté etc. et pas en fonction de la couleur de sa peau ou du sexe de son partenaire la nuit, ce n'est pas cela le problème. Le problème c'est de juger l'individu tel qu'il est, tel qu'il se présente en face de vous, après s'être soi-même débarrassé complètement l'esprit de se dire : ah ; je vais recevoir un juif, ah, je vais recevoir un arabe, ah, je vais recevoir un homosexuel, etc. etc. Et pourquoi est-ce que je parle de l'un et de l'autre, c'est parce j'ai reçu (c'est André Baudry qui me l'a envoyé), ce texte absolument ignominieux qui vient d'un club des chasseurs de « pédés », fondé (c'est eux qui le disent) par des hommes « normaux », où l'on trouve toute une série de propos absolument injurieux, eh bien, croyez-moi, « enculé » et « youpins », ça vient souvent de la même plume ! Ce sont ceux qui veulent à *tout prix humilié* « l'autre » ! N'acceptons pas d'être humiliés, quelle que soit l'origine de ceux qui nous écrivent des mots de cette nature, car ceux qui, en réalité, doivent être humiliés, ce sont ceux qui écrivent et non pas ceux qui reçoivent, ces mots-là.

(à suivre)

UNE SOIRÉE EN ARCADIE

Deux heures du matin
la bergerie s'éteint
Arcadie s'endort
Le lino fume encor
Les troupeaux sont partis.
Si c'est un vendredi
les mots d'André Baudry
résonnent :

« Homosexuels votre cause est bonne !
Non ! Vous n'êtes pas maudits ! »
Différemments reçus, selon
l'âge qu'on donne
Aux petits bergers d'Arcadie :

Il a dix-huit, vingt ans
Sa glace lui dit qu'il n'est pas beau
qu'il s'habille mal
qu'il n'a pas d'argent
Son cœur lui dit qu'il est homo
et il le cache à ses parents.
Sans oser l'espérer, il voudrait un ami
Il baisse les yeux sur sa bière,
on ne le regarde guère,
Et pourtant comme il est gentil !

Celui-là a trente ans délorés
Il embrasse un peu tout le monde
à la ronde
On est tous cousins de la Grèce antique
On l'aime bien car ses joues piquent
Il est à l'aise, considéré, dévisagé
dans son jean délavé
qui le moule

UNE SOIRÉE EN ARCADIE

Il fend la foule sur ses baskets aérés.
On le voudrait bien pour grand frère
et puis très vite pour amant
On n'y croit guère. Il est inaccessible
Il est toujours très seul, pourtant
sous le rempart de sa beauté.

Celui-ci a quarante ans
inavoués.
Il est extrêmement sensible
semble solitaire, hautain
Mais son visage aussitôt s'éclaire
dès qu'un copain lui tend la main.
« Ils se sont connus » comme dit la Bible.
Comme elle ne le dit pas, « Ça n'a pas marché... »
Il en est quand même resté
quelque chose d'indicible :
« Comme on aurait aimé, si tu m'avais aimé... ! »

Cet autre a cinquante ans,
et la tempe argentée.
Il regarde indulgent
ces garçons qui s'amuse
et fait semblant de s'amuser
Pour lui, ce rock endiable
a des accents de cornemuse...

Ce couple est venu en pèlerinage
dire merci à Arcadie.
Depuis huit mois, ils sont en ménage
bien que le mot ne soit pas joli.
Ils ne dansent pas souvent
mais ils ont quitté leur chaise
pour ce slow émouvant
qui fut leur « Marseillaise ».

Enfin vous, dont je tairais l'âge
car vous même ne savez plus
au juste combien de fois vingt ans
dans vos yeux ingénus.
Arcadie est votre famille.
Pour n'avoir pu aimer les filles
ces garçons sont les fils que vous n'avez pas eus.

Deux heures du matin,
 la bergerie s'éteint
 Pour vous, pour toi pour moi.
 Le vieux monsieur s'en va par le dernier métro.
 Il remonte son col parce qu'il ne fait pas chaud.
 Il repense au mot du mois :
 Il entend la voix de monsieur Baudry :
 Debout ! Allons ! Mais non ! vous n'êtes pas maudits !
 Alors il redresse sa tête pensive,
 écrase une larme furtive
 car des passants lui ont souri.

EDMOND CAPIAN.

MARIE JO BONNET
UN CHOIX SANS ÉQUIVOQUE
« les femmes qui s'aiment à travers l'histoire »

 Éd. DENOEL. GONTHIER — 293 p. — 72 F

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée
DES PROFONDEURS D'UN PARC...

par ALAIN ROMÉE.

Mon ami Yves... n'était pas encore mon ami, car je ne le connaissais que comme camarade de classe. Sympathique certes, mais il ne m'avait pas positivement attiré jusqu'alors. Nous usions seulement nos culottes ensemble sur les bancs du lycée. Ce qui pouvait nous rapprocher était que nous étions boursiers tous deux, c'est-à-dire peu fortunés : nos mères étaient veuves, mais sans se fréquenter ni même se connaître positivement ou à peine. Le fait qui nous réunit, c'est que, quand nous eûmes passé le Bac, on vit partir à la campagne ou à la mer ou à la montagne tous nos autres copains plus aisés, tandis que nous deux, nous restâmes à battre la semelle sur les trottoirs de Paris : tels étaient nos pronostics de vacances.

Je ne me rappelle plus par la grâce de je ne sais quel mecène on nous invita, en l'honneur d'un certain Prix obtenu *ex-aequo*, à aller passer quelques temps dans un château du Bocage normand. Nous y serions hébergés dans un petit pavillon annexé au bâtiment principal, et nous n'aurions qu'à nous promener librement dans le grand parc, dans la forêt voisine, ou à notre gré, le long des routes environnantes. Nous n'aurions pas à faire salon, et pour cause, les maîtres se trouvant pour leur part à Deauville. Non, on nous proposait simplement de nous refaire la santé après le labeur scolaire, et de nous détendre dans la paix de la nature. Notre porte-fenêtre donnait directement sur la pelouse, côté face, nos lits étant orientés au contraire, par la fenêtre arrière, sur une cour à balustres. Donc lumière, vue et liberté des deux côtés. Pour nos repas, nous allions dans l'aile des cuisines où une femme nous servait.

Nous nous regardâmes émerveillés comme si un génie ailé nous avait déposés dans un royaume aérien, ou sur les jardins suspendus de Babylone. Ce n'était pas tout à fait le Paradis Terrestre, parce que nos parages ne grouillaient pas des mille

bêtes créées, agneaux et tigres, batifolant dans les prairies, mais enfin notre séjour n'était guère moins délicieux. Un jour, ayant trouvé dans une remise, parmi des surplus militaires, une tente avec son matériel, nos lits ne nous suffirent plus : il fallut goûter les plaisirs du camping, dans une clairière. Et c'est là que commencèrent pour notre vie des horizons insoupçonnés.

Installés un beau soir sous notre bâche, après le souper et avec les bénédictions et conjurations de la vieille, couchés dans l'ombre, nous ne pouvions trouver le sommeil : la pelouse n'était pas assez épaisse, la méchante paillasse pas assez rembourrée pour nos côtes. Yves frissonnait de la fraîcheur du serein et de sa propre inquiétude, et moi, je voulais crâner, mais n'en pensais pas moins. Pas question de revenir à tâtons dans le noir. Si seulement il avait fait encore un rai de jour, peut-être serions-nous rentrés. Mais non, l'obscurité étant tout à fait tombée, il fallait bien nous résigner à passer là pour de bon toute la nuit. Alors nous parlions, assez pour nous rassurer l'un l'autre, assez bas de peur d'attirer sur nous quelque brigand ou quelque bête... De quoi l'on parlait ? de balivernes. Mais enfin Yves demande :

— Dis-moi, tu sais ce que les hommes font aux femmes ?

Il m'interrogeait, espérant quelques éclaircissements de ma part. Mais, nenni, je n'étais pas plus compétent en la matière. Tout, en ce temps-là, était tabou en fait de sexe, dans toutes les familles, dans toute la société. Il semblait qu'une sorte de loi universelle tombée d'en-haut imposait un silence absolu sur les choses de la chair, yeux bandés bouches closes en vertu d'une Loi Naturelle : du moins nous l'avait-on fait croire, comme aux lois de la pesanteur ou de l'alternance des saisons. Pas question de soulever le voile de nos corps ni celui de nos ignorances. Au contraire, tous, parents, éducateurs, prêtres nous considéraient avec des airs furibonds si l'on nous avait surpris à commettre ce scandale de contempler la moindre portion de notre épiderme secret, fût-ce « à titre d'observation scientifique ». On étudiait, en sciences naturelles, tous les organes nobles, cœur, cerveau, sang, rein, et la cellule, ses divisions et sa reproduction : sous microscope.

Heureusement, par compensation, nous tous les lycéens d'alors, nous avons reçu dans nos conversations secrètes entre copains, des révélations sensationnelles, mais vagues, des confessions brûlantes, mais orales, sans aucune instruction sexuelle réelle, et surtout sans la moindre expérience pratique. On savait se masturber en cachette, bien sûr, il n'y avait pas besoin d'être grand clerc. Mais au-delà...

— Enfin, reprend Yves, si on avait à rencontrer vraiment une femme, on serait bien gourdes... Dis, si on essayait, nous ?

La suite a montré qu'en réalité ses questions sur les femmes étaient un simple prétexte. C'était moi qu'il avait envie d'éprouver, — et d'ailleurs mon propre désir était réciproque. Moi, ou tout autre garçon qui se serait trouvé là, dans ce château ou dans une mesure, avec un corps semblable au nôtre. En quoi nous étions bien à l'unisson. La nuit nous favorisait, les ténèbres sont toujours complices et l'étaient encore plus intimement, seuls loin sans témoins, et avec ce piquant, ce piment que nous donnait la sensation de grand air, de vastitude, de liberté totale. Alors nous nous explorâmes, sous nos couvertures d'abord, puis encouragés par la chaleur estivale, rejetant enfin le moindre fil.

A vrai dire, si mal préparés à ce que nos sens attendaient de nous, nous ne rencontrâmes qu'à demi le plaisir, intimidés par nous-mêmes, ne sachant que très maladroitement employer notre temps et nos forces. Cela, nous ne le sûmes que bien plus tard : mais pourtant dès ce soir-là, ce nous fut un éblouissement, l'impression d'avoir découvert le Nouveau Monde. On s'endormit tard, ou plutôt on s'endormit tout d'un coup, heureux, flottant dans des nuages roses.

Le lendemain, nous nous aperçûmes que nous nous étions dépucelés tout seuls sans filles, et ça suffisait bien comme initiation : un vrai sacrement, une bénédiction sans officiant. Au petit déjeuner, la bonne femme admira que nous n'eussions pas eu peur, nous, déjà forts comme des hommes, capables de dormir sans armes ni verrous de sûreté, presque à la belle étoile ; elle qui s'épouvantait déjà dans sa mansarde du château, toute protégée qu'elle fût par diverses gens comme défenseurs, un gardien, un régisseur, plusieurs domestiques, elle se calfeutrait la tête sous les couvertures, sa porte coincée par une chaise, et évitant de respirer de peur des fantômes. Nous, on avait montré un de ces courages ! au fond de ce parc perdu sans secours, au milieu de menaces obscures, rôdeurs, chiens et hiboux, crapauds, chats noirs, âmes des morts...

Nous, ragaillardis et lestés de tartines, nous repartîmes vers d'autres terres désertes à prospecter. Nous rencontrons une jolie rivière, et sur son cours, un étang. Un étang si couvert de plantes aquatiques folles, forêt vierge horizontale, faite de toutes sortes d'herbes, lenticules, sagittaires, nénuphars, si encombré que l'on n'apercevait l'eau que par des trouées dans ce tapis de verdure. Il était imprudent de s'y baigner, avec ces rives molles et sans appui, et les mille lianes enchevêtrées, sur

un fond incertain, probablement vaseux, gluant, glissant, traître... N'importe ! d'une part nous avions envie d'une eau profonde, — non comme celle de nos lavabos exigus, — d'une eau fraîche, très fraîche pour des ablutions nécessaires après nos moiteurs de la nuit : si nous avions, qui sait ? si nous avions « péché », une rédemption s'imposait dans un baptême renouvelé du Jourdain, à la face du ciel. Nous étions partis, écervelés, sans maillots de bain, car la rencontre était imprévue : on avait compté seulement marcher à pied, mais la rivière puis l'étang nous avait aguichés comme le rire d'un œil clair. Nous ignorions la ballade de Goethe et son pêcheur, mais la même voix que lui nous hélait. Les coutumes vestimentaires d'alors n'avaient pas encore inventé le *slip*, si pratique pour se baigner à l'improviste. Nous, une seule inquiétude nous retenait, celle d'être vus par quelque jardinier, ou garde-chasse, ou bûcheron. Mais après avoir bien observé les alentours, nous nous mîmes nus bravement, et l'on plongea. Très vite nous voici enveloppés de milliers de liens souples et insinuants, câlins et indiscrets à la fois, qui se nouaient et dénouaient autour de nos bras, de nos jambes, de notre cou avec des sortes de caresses voluptueuses. Il fut difficile de reprendre pied sur le sol instable parmi les racines fuyantes de la glèbe spongieuse, et nous eûmes du mal à nous raccrocher aux berges : on y parvint cependant, non sans peine. Alors épuisés, nous nous jetâmes pour nous sécher au plus profond des buissons, mais on claquait des dents de concert, à la fois de froid et de peur, de notre peur rétrospective et de la température qui nous parut glaciale. Que voulez-vous que fassent bientôt des gars pleins de fougue ? après avoir grelotté, on éclata de rire : quels fous nous avons été de courir un tel risque ! Mais pour nous consoler, nous eûmes l'apaisement des tendres branches des arbres qui nous cachaient, du gazon ou du tapis de feuilles mortes qui nous offrait sa couche, le chant peut-être d'un oiseau moqueur, la brise enfin douce, tous ces amis qui formèrent autour de nous un nid de confiance et d'abandon, où pour la seconde fois nous sentîmes monter en nous l'amour du fond de nos entrailles.

Un amour qui ne savait ni le lieu ni l'heure, sinon que d'un écho très pur s'éleva au loin l'Anigélus d'un village.

« Au réveil, il était midi », nous avait déjà appris notre cher Rimbaud.

Oui, il était midi, un « roi des étés » sans doute, comme tel autre poète, mais ce fut un très prosaïque « midi sonné », « sonné et très passé » qui nous accueillit, grondant et mal

sonnant de la part de notre cuisinière-duègne qui se plaignit que tout fût brûlé, ratatiné, immangeable...

Mais le pli était pris, et désormais nous fîmes tous les jours explorer d'autres coins du parc ou des forêts avoisinantes, — sans toutefois rejouer avec les nénuphars ni laisser passer les heures sacro-saintes des repas. Il y avait des sentiers et des routes, des plaines et des collines, des clairières et des sous-bois, des vallons très secrets et enjôleurs, des taillis épais propices pour des cachettes et des caresses. Nous découvrîmes à travers une fûtaie par une échappée un rond-point dont les hautes herbes prouvaient que nul n'y passait plus depuis longtemps, et là pourtant un banc de pierre nous y parut plein de mystère, un envoûtement. Nous en fîmes un de nos buts favoris de promenade, jusqu'à ce qu'enfin j'imaginai d'en faire l'enjeu d'une bravade : je fis le pari, moi taquin, d'y entraîner Yves après souper, et lui, assez poltron, se vit au défi de venir sous la brune jusqu'au banc où je comptais lui tirer quelque nouveau plaisir. Il frissonnait, mais mis au pied du mur, il devait aller jusqu'au bout. Pour comble, le ciel nous offrait un magnifique clair de lune, et si quelqu'un avait dû passer par là (chose bien peu probable), il aurait aperçu de loin sur un piédestal un groupe de marbre original et passablement érotique fait de deux éphèbes enlacés, deux jeunes athlètes grecs, peut-être d'un quelconque Praxitèle. Mais était-ce le sfumato de la clarté laiteuse, le tremblement de l'air nocturne qui donnaient à ces corps non une raideur de glace mais la souplesse d'une matière animée, mouvante et ondulante ? ou bien était-ce l'ardeur de notre passion qui faisait chatoyer notre frémissant épiderme ? Si un vagabond égaré, un braconnier à l'affût, un ermite sorti de sa hutte pour prier sous le ciel, bref si l'improbable passant avait traversé notre clairière, il aurait douté de notre réalité, il aurait fui comme devant des elfes plutôt que des satyres. Tout, la lueur vaporeuse, les bruissements de l'ombre, les brises des arbres, quelques hululements dans des cimes, des abois lointains, un sifflement de locomotive à l'horizon, nous faisaient sentir partout autour de nous des présences indéfinissables. Il fallut rentrer, et à vrai dire l'un et l'autre, nous flageollions sur nos jambes, jusqu'à ce qu'on arrive en vue du château. Là des fenêtres allumées de-ci de-là montraient leur approche protectrice, et alors, au lieu de dormir sous notre tente, nous nous réfugiâmes dans notre chambre, à double tour.

Combien de semaines dura notre bonheur ? nous écrivions de temps à autre à nos mères pour les rassurer sur notre santé

— si florissante sous notre bronzage et surtout, chut ! sous l'effet de nos ivresses multipliées. Elles s'inquiétaient que nous abusions des bontés de nos hôtes, mais ceux-ci, toujours absents, nous avaient laissé la bride sur le cou sans détermination de délai. Étions-nous vraiment sur terre, ou dans quelque septième ciel ? S'écoula-t-il vraiment du temps, une durée, dans cet univers sans limites ? Il passait certainement des semaines, des mois, qui sait ? Seul un certain déclin du jour, lent d'abord, nous fit comprendre que nous ne vivions pas sous la demeure des Dieux immortels, mais sous les climats changeants et fuyants réservés aux hommes. Une date quelconque, mal définie dans notre esprit, non conservée par notre souvenir, une date grise sous un crépuscule de soir du monde nous prit dans les tourbillons de vapeur d'une locomotive fumante, et nous nous retrouvâmes sur l'asphalte, sous les réverbères de la ville parmi les pluies pénétrantes.

Je revis Yves quelquefois, mais très vite la vie nous sépara. Un oncle lui trouva une situation en province, puis moi aussi j'eus à assurer la mienne. On se retrouva quelquefois lors de fêtes annuelles, Noël, Pâques. Mais nos congés d'été ne coïncidèrent jamais, malgré nos efforts. De nouveaux lauréats durent nous succéder au château aux vacances suivantes, chez nos généreux hôtes si discrets : quelque effluve de nos amours pénétra-t-il deux autres garçons à leur tour d'un sentiment de bonheur ? Mais Yves ne devait plus me revoir : il avait perdu sa mère, et peu de temps après il mourut aussi quelque part subitement en Italie, sans que j'aie pu en apprendre davantage : eut-il un accident sur les routes ? un arrêt du cœur ? se suicida-t-il ? fut-il assassiné ? Quelqu'un m'assura plus tard que cela s'était passé à Orviété, et j'allai voir cette ville, espérant y chercher un peu de l'haleine qu'il y avait peut-être respirée, mais dans son *Campo Santo*, je n'ai rencontré son nom nulle part.

ALAIN ROMÉE.

LE LOUBARD SENTIMENTAL

« Une histoire sans aucune espèce d'importance, mais je n'ai qu'elle. »

J. FRANÇOIS.

Au déclin du jour, une voiture suit la route plate à travers les prés grisâtres qui s'étendent au loin sur une distance de plusieurs kilomètres, encadrés à l'extrême limite de l'horizon par des pentes abruptes et sombres. Dans l'obscurité qui va bientôt recouvrir la campagne, Philippe conduit à vive allure... Quelques gouttes de pluie se mettent à tomber du ciel terne, annonçant une averse, et l'air stagnant du jour se changea en une brise capricieuse.

Il fallut allumer les phares et faire fonctionner les essuie-glaces. Puis, au loin, une silhouette noire, plantée sur le bord de la nationale. Il est là, pointant le pouce avec cette pose raffinée, indécise et gracieuse d'un léopard en arrêt. Philippe freine, s'arrête, baisse la vitre et lance un « Où allez-vous ? » avec un sourire sorti tout chaud du cœur.

— A Paris.

— Montez, nous y serons dans moins d'une heure.

L'automobile poursuit sa course et le silence à l'intérieur s'installe tout à son aise. Philippe a choisi de le scruter avant de lui parler. Il a dix-huit ans. Ses cheveux mouillés par la pluie sont gluants, ce qui leur donne l'aspect d'algues marines. Il y a dans toute sa personne une sensualité très violente, une sorte de sauvagerie retenue, quelque chose de très beau et de très rare que peut posséder seule la race féline. Son col est largement déboutonné, laissant apparaître un cou magnifiquement ciselé et doré. Le lionceau est mouillé et il ne parle pas.

— J'ai peur que vous ne preniez froid, n'ayant rien pour vous couvrir les bras ni les épaules. Je vous mets le chauffage, hein ?

La gentillesse de Philippe se cogne à une paroi de métal froid, résonnant avant de s'écrouler... comme une balle perdue sur une tête ondulée. Il a pourtant visé juste, mais la cible reste impénétrable.

— Vous êtes peu bavard.

— Tu me donneras ton fric avant que je ne te casse la gueule.

Pareille aux crépitements d'une dizaine de mitraillettes parties à l'unisson, la réplique inattendue saccage en mille morceaux la sympathie confiante qui voulait se glisser entre les deux sièges, pareille à un accoudoir recouvert d'un doux velours. L'as de cœur jeté généreusement fut recouvert violemment par l'as de pique... Cette dernière carte restant la plus forte dans un jeu où la gentillesse est un tout petit atout. Philippe va perdre la partie...

— Tu en auras lorsque nous serons arrivés. Excuse-moi, mais je suis pressé. Il me faut être à Paris le plus tôt possible... Et toi aussi, je suppose ?

— Moi, j'ai le temps.

— Eh bien moi, non.

Le silence de nouveau se prélassa, mais il n'a pas la même couleur, la même épaisseur, le même relief. Il fait penser à celui qui précède les orages coléreux... A celui de l'angoisse insupportable de la bombe qui va exploser dans les minutes qui vont suivre. A moins qu'il ne soit encore temps de noyer la mère ?

— Quel est ton prénom ?

— Les potes m'appellent Chris... Les nanas : Christian.

— Tu travailles ?

— Chômage. Viré de la boîte où j'étais.

— Tu fais l'amour ?

— Ouais... Dis donc, vieux, où veux-tu en venir ?

— Je veux dire... Tu as une petite amie ?

— Ouais... Elle est partie.

Après une demi-heure de route, lorsqu'il le vit descendre de sa voiture — lui ayant demandé d'ouvrir les grilles, il vit l'élasticité de sa démarche qui le faisait ressembler à un jeune fauve — il vit aussi qu'il tremblait. Le loup agressif avait pris soudain des allures de châton transi.

La porte du garage fermée, ils grimpèrent les marches du perron et Philippe chercha dans ses poches la clé de la porte d'entrée.

— Après vous, jeune-homme, lui dit-il en souriant.

La cheminée fut allumée en un tournemain et le jeune garçon s'appuya à celle-ci, restant face à la lueur du feu que projetait un fagot de vertes ramilles de frêne posées en travers des chenêts par le maître de maison. La chaleur le pénétrait, engourdissait sa jeune musculature saillante de voyou, sous une chemisette étriquée. La chaleur l'enveloppait telles deux grandes mains chaudes, et il ferma les yeux comme le font les jeunes matous lorsqu'on les caresse avec une délicate sensualité.

— Au fait, tu veux combien,

Il ouvrit les yeux soudainement et fixa le fagot devenu rouge. Les flammes dansant dans l'âtre semblaient le narguer. Il ferma de nouveau les yeux et appuya sa tête sur le fronton chaud de la cheminée. Puis, méditatif, il ne bougea plus. Un chien aboya et la pendule entêtée lança onze fois la même note. La pluie se remit à tomber, cinglant les vitres et le silence devenu moelleux comme un oreiller de satin.

— Tu veux dormir ici ?

Imperceptiblement, on entendit comme le bruit d'une rivière souterraine. Mieux encore : une sorte de gouttière aux sons cristallins. Puis les épaules du corps appuyé contre la cheminée se soulevèrent... « Contraction spasmodique du diaphragme dans la poitrine », disent les médecins. Sanglots longs disent les romantiques...

Se relevant, le loubard se glisse près de Philippe, jetant ses deux bras autour de son coup pareils à deux boas roses. Puis le chien aboya de nouveau.

ALEXANDRE D'ARÇAIS.

LES ATTITUDES DES MÉDECINS FACE A L'HOMOSEXUALITÉ

Le Docteur Michel Gayda, psychiatre, psychologue clinicien, a soutenu une thèse de doctorat le jeudi 22 janvier 1981 à l'Université de Paris 7.

Le thème en était donc : les attitudes des médecins face à l'homosexualité.

Le jury était composé du Professeur Gagey, de Madame le Professeur Favez-Boutonier et du Docteur Postel.

On lira ci-dessous comment le Docteur Gayda présente son étude. Arcadie rend hommage au travail précieux et indispensable du Dr Gayda.

Cette thèse sur « Les attitudes des médecins face à l'homosexualité », s'est attachée à repérer et à analyser la manière dont les médecins réagissent face à la question et au comportement homosexuel.

Ce sujet est important à étudier car il correspond à une tendance latente ou manifeste de nombreux individus, et celle-ci est révélatrice à la fois de la dynamique psychique (la manière dont la vie psychique se structure dans sa réalité) et de la dynamique sociale : posant le problème de la norme et du sens social de celle-ci.

Pour ma part, en tant que psychiatre, ces questions m'ont paru essentielles pour progresser de façon authentique dans le traitement des individus en respectant leur personnalité, tout en ne négligeant pas la réalité omniprésente de la vie sociale et de ses contraintes.

La manière dont le médecin est investi socialement d'un savoir concernant des domaines qui touchent à la philosophie de la personne, ou à son comportement en matière sexuelle, m'ont paru en contradiction avec le contenu des études et l'observation de la pratique clinique des médecins.

Le discours médical quêté par les médias, dans ce domaine du

comportement sexuel, m'a paru n'être qu'un reflet d'un discours social. L'analyse du cheminement de la pensée médicale montre comment les nouvelles données scientifiques, depuis le siècle dernier, ont été reprises par le groupe social et orientées de telle manière que son aboutissement n'en n'a pu être que gauchi.

Je pense, par exemple, à la manière dont au 19^e siècle et au début du 20^e, l'orientation médico-légale des aliénistes ne pouvaient qu'amener à une version très particulière de l'homosexualité à travers les homosexuels rencontrés par ces médecins dans les prisons. Les descriptions de ces « aberrations » — pour reprendre les termes anciens — sont restées étonnamment vivantes car en accord avec l'orientation sociale.

De même, la psychanalyse du fait des observations faites par les psychanalystes au sein de leur pratique clinique ne pouvaient raisonnablement pas amener à la prétention de décrire l'homosexualité ou les homosexualités dans leur ensemble.

Or, les extrapolations spéculatives et la généralisation abusive à partir de ces isolés ont amené à une conception de l'homosexualité en accord avec le discours social où la médecine, la psychiatrie, la psychanalyse, la sociologie servent de caution scientifique et jouent donc une fonction idéologique telle que Adam Schaff la définit :

« Un système d'opinions qui, en se fondant sur un système de valeurs admises, détermine les attitudes et les comportements des hommes à l'égard des objectifs souhaités du développement de la société, du groupe social ou de l'individu. »

Ou, selon L. Althusser :

« Un système possédant sa logique et sa rigueur propre, de représentations (images, mythes, idées ou concepts) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée. »

Outre l'histoire de la médecine (de la psychiatrie plus particulièrement) et de la psychanalyse, ce qui a confirmé mes hypothèses ont été les enquêtes et études de documents que j'ai réalisées.

— Une pré-enquête faite à partir d'entretiens semi-directifs, enregistrés auprès de 25 étudiants en médecine ;

— Une étude du contenu d'une des revues de médecine les plus diffusées et anciennes : Le Concours Médical, pendant deux années ;

— Une deuxième enquête auprès de 30 médecins, faite d'entretiens non-directifs, enregistrés avec des médecins d'âges, de spécialités de type d'exercices, différents, et des deux sexes.

— Enfin, une comparaison des résultats obtenus avec ceux retrouvés dans un sondage réalisé en 1978 par l'I.F.O.P. (Arcadie n° 304).

De ces diverses enquêtes, on peut tirer les conclusions suivantes : d'une façon générale, ce ne sont pas des connaissances scientifiques qui étayaient le discours des médecins concernant l'homosexualité.

Le niveau de connaissance précise à ce propos est plus élevé chez les médecins sensibilisés aux problèmes de la relation interhumaine (psychiatres, certains gynécologues, des généralistes ayant suivi des formations Balint).

Les opinions émises sur l'homosexualité sont sous-tendues par les réactions affectives du médecin, son milieu social et culturel. Elles se réfèrent et ne semblent qu'assez peu influencées par la pratique clinique (celle-ci dans son orientation dépend essentiellement de la personnalité du médecin).

Ces opinions ne diffèrent guère de celles relevées dans les sondages s'adressant aux français moyens.

Sur le plan de la consultation médicale, l'attitude du médecin en général sera bienveillante et non moralisatrice, extérieurement. Pourtant, les résistances à l'acceptation authentique de comportements sexuels différents est grande, et se révèle par le fait que nombre de médecins chevronnés ne perçoivent jamais la particularité sexuelle de leurs patients et, à fortiori, n'en parlent jamais avec leur clients.

La sexualité reste encore un domaine exclu de beaucoup de consultations. « L'observation et l'interrogatoire » du patient qui représente le premier temps de la médecine, depuis Hypocrate, est donc faussée du fait de l'exclusion, souvent inconsciente, par les médecins, du comportement sexuel.

Même des médecins spécialistes comme les gynécologues restent fréquemment à l'écart de la compréhension de comportements déviantes comme l'homosexualité. Le haut niveau de connaissances anatomophysiologiques et pathologiques contraste avec une méconnaissance de ce que représente la vie sexuelle pour l'individu : autre chose qu'un objet que l'on peut soigner isolément du reste.

(Cf. page 206 à 211 de la thèse).

Les psychiatres interviewés se démarquaient par une mise en question assez fréquente de leurs attitudes personnelles et un essai de se situer dans le contexte de la société. C'est une tentative pour préciser le champ médical et leur rôle, au besoin, en faisant sortir des problèmes comme l'homosexualité qui ne sont pas, à priori, médicaux ou psychiatriques.

En cela, on peut dire que les psychiatres correspondent bien au stéréo-type de marginaux de la médecine, propagé par leurs confrères. Leur démarche est en effet originale par rapport aux autres médecins : ils ne s'attachent pas à démonter le sujet en fragments, mais à le situer dans un champ rationnel, et donc, aussi à s'interroger sur le type de relations médecin-malade, ainsi que sur la demande du malade.

La formation psychanalytique, par la prise de conscience par l'analysant de ses propres tendances homosexuelles, est vécue par les sujets comme quelque chose de très important pour établir une relation plus authentique avec les malades, non seulement pour les comprendre, mais aussi pour les aider dans une relation psychothérapique.

La reconnaissance des mécanismes de défense à l'œuvre dans les propres attitudes du médecin, lui en donne un meilleur contrôle.

(Cf. pages 206 à 209 de la thèse).

L'enquête de l'I.F.O.P. de 1978 (Arcadie n° 304), donne un autre éclairage sur les réponses faites à notre étude. (Cf. pages 223 à 225 de la thèse).

Jean-Louis CURTIS

LE BATTEMENT DE MON CŒUR

(la suite de L'HORIZON DÉROBÉ
et LA MOITIÉ DU CHEMIN)

« Nicolas, le voluptueux et ses plaisirs »

Éd. Flammarion — 344 p. — 60 F

LE SOTTISIER DE L'HOMOPHILIE (1)

par PIERRE FONTANIÉ.

Si « l'ennui naquit un jour de l'uniformité » (La MOTTE-HOUDAR), à coup sûr, la sottise est fille de l'ignorance et de la présomption. Le sot n'a pas la sagesse de reconnaître ses lacunes dans le domaine scientifique, littéraire, artistique. Il ne sait pas, comme le vrai savant, qu'il ne sait rien et il se contente des misérables limites que lui a fixées son esprit borné, en oubliant que la vérité a des exigences infinies : « Tant qu'un homme ne s'est pas expliqué le secret de l'univers, il n'a pas le droit d'être satisfait » (Jules Renard : « Journal », 1^{er} août 1898).

Le sot, lui, est satisfait, profondément satisfait de sa propre personne, un peu moins d'autrui qu'il a tendance à trouver bête, de la même façon qu'un envieux ou un avaré découvre l'envie ou l'avarice chez son voisin, avec la certitude de l'expert. On peut se corriger de tous les vices, excepté des vices de l'esprit parce qu'il faudrait de l'esprit pour s'en corriger. Le malheur veut que le sot prétende, néanmoins, trancher de tout, et la vogue des sondages l'a encouragé dans son intransigeance, puisque la multitude des questions posées présuppose toujours une compétence universelle, alors que bien souvent la seule opinion valable est celle des gens sans opinion, à la condition de songer sérieusement à se faire une opinion, par la suite !... grâce à l'approfondissement de l'étude ou de la réflexion, sur le terrain de la théorie et de la pratique. Voilà pourquoi la démocratie authentique n'est pas plus la démocratie du référendum que celle du plébiscite, mais la démocratie de la représentation, à tous les niveaux de l'action et de la pensée.

Cette ignorance du sot, elle est partout visible dans le nouveau sottisier de l'homophilie que je propose aux lecteurs, ignorance des prêtres, des hommes politiques, des médecins,

(1) Voir n° 321, 1^{re} partie.

LE SOTTISIER

des policiers, des écrivains, des peintres, des chansonniers, des journalistes, des sexologues... ignorance de l'homme de la rue, enfin, qui a parfois le tort d'accorder sa confiance aveugle aux fausses compétences dont la moindre n'est pas celle du critique. Jules Renard écrivait déjà dans son Journal, déjà cité : « Écrivez vingt livres, un critique vous jugera en vingt lignes, et vous ne serez pas le plus fort ».

Le mieux est donc de développer son intelligence et sa faculté de critique par une curiosité inlassable et multiforme, et ce devrait être le rôle précieux des média dans une démocratie « éclairée » par une information totalement libre que de favoriser ce développement.

La sottise n'est-elle pas le meilleur stimulant pour la raison ?... même lorsque le poids de l'opinion publique provoque le découragement. Pensons à ces deux homosexuels italiens, Giorgio, 25 ans, et Antonio, 15 ans, fatigués de l'intolérance de leur entourage et qui ont obligé un garçonnet à les TUER PAR BALLE (Franco Messina, 12 ans. Le Soir de Bruxelles du 5 novembre 1980).

Il convient de ne jamais oublier la sottise qui tue devant la sottise qui excite le rire. L'une et l'autre sont complices ..

« La ville des bords de la Seine a renouvelé dans ses murs l'histoire de Sodome et de Gomorrhe, et il importe peu que les instruments de la Justice de Dieu soient du feu ou du soufre, tombés du ciel, ou des bombes et des obus envoyés par les bouches à feu des armées prussiennes ; dans les deux cas, les effets sont les mêmes » (Sermon du 14 septembre 1870, cité par Guy Bechtel et Jean-Claude Carrière dans leur « Dictionnaire de la Bêtise » — Arcadie 312, décembre 1979, page 766).

Hitler déclare : « L'homosexualité, qui étend ses tentacules comme une loi inéluctable de la nature, a détruit la Grèce par une gangrène galopante. Elle atteint jusqu'aux hommes les plus valeureux et les plus virils, les écartant du processus de reproduction dont pourtant ils étaient précisément les élus pour fournir à leur nation la régénération de base. Si cette passion anormale n'est pas étranglée, elle peut dominer toutes les affaires publiques » (Le Gai Pied n° 14, mai 1980, page 17)... Cette pensée du führer est à méditer par tous les nazillons homosexuels qui s'imaginent pouvoir concilier national-socialisme et homosexualité, à l'instar de ce groupe homo nazi américain dont nous entretenons le film de Rosa von Praunheim : « ARMÉE D'AMANTS ».

« S'il (elle) transmet son goût, ce n'est pas par contagion, mais par reproduction. Et si l'on peut alors accuser les mères, ce n'est pas, comme Freud le leur a trop reproché, du fait de leur mauvaise jocastisation » (sic-de Jocaste, sœur de Créon, épouse de Laïos et son fils Oedipe) « mais à cause de leur possibilité de procréer sans avoir besoin de jouir » (Dr Zwang, préface française du livre de Bell et Weinberg : « Homosexualités », 1980).

« C'est une chose d'être lépreux, mais c'en est une autre de contaminer autrui » (Le chef de la police de Los Angeles, Ed Davis, 1972, aux journalistes de l'Advocate).

« Permettre à un homosexuel d'enseigner c'est permettre à un drogué d'être pharmacien ou à un nécrophile d'être croquemort » (cité par A. E. Dreuilhe dans « La société invertie ou les gais de San Francisco », Flammarion Ltée 1979, page 180).

« Les homosexuels veulent enseigner parce qu'ils n'ont pas d'enfants et que pour se perpétuer, ils doivent pervertir les enfants des autres » (« la société invertie ou les gais de San Francisco », page 180).

« L'homosexualité est aussi pathologique que le désir de violer un bébé ou que l'ambition de devenir P.D.G. de la Général Motor » (Eldrige Cleaver, animateur des Black Panthers).

« Il est médicalement établi que le cycle des désirs homosexuels suit étroitement le cycle menstruel de la femme. Par conséquent, trois ou quatre jours par mois l'instinct homosexuel se déclenche et entraîne le sujet à des pratiques sexuelles anormales » (le Dr Miller, député du Nebraska).

« Il faut avoir le courage de le dire : la pédérastie est en pleine décadence. En 1895, Wilde va au bagne ; en 1947, Gide a le prix Nobel. On pourra me raconter tout ce qu'on voudra, je trouverai toujours incommensurablement plus chic d'être fourré au bagne que d'aller en queue de pie à Stockholm recevoir un chèque » (Jean Dutourd dans France Soir du 27 janvier 1975).

Le mot de Renoir : « Moi, un génie ? Quelle blague ! Je ne sui ni drogué, ni vérolé, ni inverti, alors... » (cité par B. Poirot-Delpech dans le Monde du 11 juillet 1980, page 15).

A la conférence mondiale de la décennie de l'O.N.U. pour les femmes, à Copenhague, lorsque les occidentales parlent du droit d'être lesbienne, Madame Bakhtiar (Iran) répond : « C'est contre la loi, c'est contre la nature. Un jour ne peut pas suivre

un jour, on alterne le jour et la nuit. *Les lesbiennes, en Orient, nous ne les avons pas encore trouvées* » (Le Monde du mardi 22 juillet 1980).

« L'amour saphique, en dépit de son caractère monstrueux, n'est pas laid, morale à part. Il est attrayant et gracieux, doux et enjôleur ; il vous prend par des dehors séduisants et enchanteurs. Mais, quand il vous tient, vous n'êtes qu'une misérable esclave de ses fantaisies qu'il fait mouvoir au gré de son caprice comme la mer grondante balance une épave sur ses vagues tourmentées » (Adrienne Saint Agen : « Les amants féminins », vers 1907).

« Les andrins, en petit nombre, étaient ceux qui, ne faisant cas d'aucun charme féminin, ne fêtaient que des Ganymèdes... On peut dire que les vilains andrins sont les jacobins de la galanterie... *les francs adorateurs du beau sexe sont conséquemment les royalistes de Cythère. Vivent ceux-ci* » (Andréa de Nerciat : « Les Aphrodites », 1793).

« Bonapartisme

Et sodomisme,

En s'unifiant, s'infiltrèrent dans nos cœurs.

La France a ce qu'elle désire,

Et l'édifice est couronné.

Le monde applaudit étonné.

Salut au bas empire » (« La Société des Emiles », chanson de Joachim Duflos).

« Notre trou du C.. est révolutionnaire » (slogan des homos gauchistes)... décidément, la révolution est tombée bien bas !...

« Androgyne : pédéraste qui réunit en lui les deux sexes puisqu'il sert de maîtresse aux hommes et d'amant aux femmes comme ce grand libertin de Jules César qui était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris » (Alfred Delvau, XIX^e siècle).

« Le goût et la mode obéissent à toutes les fantaisies de ces androgynes artificiels ; ils ont établi une poésie, une peinture, une musique de pédéraste. Aux « normaux » les plus résolus, ils ont imposé ce qu'on appelait, il y a peu, leur dégénérescence. Demain, nous porterons leurs bas de soie, leurs brassières, leurs gorgerettes » (André Berry dans Combat, à propos de « l'Homme-Orchestre », roman d'André du Dognon).

« Ils ne forment plus une mafia de quartier crapuleux, mais une confrérie respectable qui dicte ses lois dans tous les mondes, une franc-maçonnerie auprès de laquelle les polytechniciens,

- « — Ce fumier ! Ce pédé !
 — Il l'était ?
 — Quoi ?
 — Pédé ?
 — Bien sûr que non !
 — Alors pourquoi avez-vous dit tout à l'heure « ce pédé » ?
 — Chez nous, on appelle pédé les fumiers, les salauds, les ordures !
 — Et les pédés, comment les appelez-vous ?
 — Des homosexuels ! »

(dialogue extrait du film de Jean Yanne : « Je te tiens, tu me tiens la barbichette », cité par la Revue « Trois Millions » mai-juin 1979, n° 5, page 19).

« Je m'entends très mal avec les pédérastes. *Ça m'ennuie, je n'aime que les gens sains* » (Françoise Sagan : « Dans un mois, dans un an », 1957)...

« Ce dérèglement... est effroyable à Paris » (Princesse Palatine).

« Le vice *antiphysitique* » (sic) « a pris dans l'ombre un accroissement presque incroyable » (Canler, XIX^e siècle). Antiphysitique est un barbarisme pour anti-physique, du grec anti phusikos, synonyme de contre nature (Voltaire emploie l'adjectif antiphysique dans l'Anti-Giton).

« L'homosexualité paraît prendre actuellement un développement inquiétant, au point que l'on peut parler d'un véritable « péril homosexuel »... On doit remarquer que cette déviation sexuelle jadis plutôt réservée à des milieux intellectuels (carrières libérales, art, esthétisme) tend à se répandre dans les classes plus inférieures » (sic) « Il se fait une sorte de « démocratisation » de l'homosexualité... L'augmentation considérable, très récente, de cette déviation sexuelle porte à croire qu'elle a trouvé dans les dernières années des conditions particulièrement favorables à son extension » (Dr. A. Touraine : extrait d'un article paru dans La Presse Médicale mai-juin 1960, n° 27 et 28)... Mirguet a certainement puisé son inspiration dans la prose du Dr. Touraine. Quel dommage que Thémis aux yeux bandés ait besoin de la main du Docteur Knock pour se guider ! C'est l'histoire du paralytique conduit par un aveugle !

« Vous êtes tous conscients de la gravité de ce fléau qu'est l'homosexualité, fléau contre lequel nous avons le devoir de protéger nos enfants. Au moment où notre civilisation dange-

reusement minoritaire dans un monde en pleine évolution devient si vulnérable, nous devons lutter contre ce qui peut diminuer son prestige » (Paul Mirguet). Vingt ans après, l'appel de Monsieur Mirguet était entendu par MM. Foyer, About et Dailly ! On n'arrête pas le progrès quand il marche à reculons. Une question mérite d'être posée, à ces honorables parlementaires : « l'homosexualité a-t-elle diminué le prestige de la civilisation grecque ? »

« Il est certain que l'acte sodomique accompli avec le démon sous la forme d'un homme est une troisième espèce de péché » « Mgr Bouvier : « Diaconales »).

« La présence seule des femelles suffit pour guérir radicalement les mâles de tous les vices de la vie séquestrée » (Sainte-Claire Deville : « De l'internat et de son influence sur l'éducation », dans Revue Scientifique ; septembre 1871, pages 218-222).

Mais, malheureusement pour Ste-Claire Deville et pour Jules Renard — je finis comme j'ai commencé avec l'auteur de « Poil de Carotte » (« le premier frottement d'une peau de femme enlèvera ce vice comme un papier de verre efface une moisissure »), tant qu'il y aura des hommes et tant qu'il y aura des femmes, et en dépit de la *mixité*, il y aura des hommes qui aimeront les hommes et des femmes qui aimeront les femmes. Car l'amour, ce n'est pas un enfant qui veut naître... le premier enfant de l'amour, *l'amour lui-même*, il le crée dans une communauté de *sentiments*, de *désirs*, de *passions*, d'*instants*, qui ont la saveur d'une éternité, la beauté d'une illusion et la splendeur d'un mirage, oasis flottant au-dessus d'une mer de sable... Il vaut mieux mourir que de vivre sans AMOUR, au masculin, au féminin ou les deux. Que les sots apprennent la tolérance de la bonne vieille sagesse des proverbes :

« Chacun son goût ! Qui aime le pope, qui la femme du pope » dit le proverbe (Nicolas Gogol : « Les Ames mortes », première partie)...

PIERRE FONTANIÉ.

UNE LIAISON ÉPHÉMÈRE

par LUCIEN TRONG.

Il est arrivé un peu plus tard que d'habitude à notre rendez-vous hebdomadaire. On se voit une fois par semaine. L'amour une fois par semaine, c'est beaucoup et pas assez. J'ai droit à un jour de fête par semaine et j'attends ce jour avec impatience, avec souffrances et délices. Je vois venir le jour, je suppose qu'il ne viendra pas, je prie pour qu'il vienne, et je meurs d'inquiétude quand il vient un peu plus tard. J'ai peur qu'il me téléphone pour me dire qu'il ne viendra pas aujourd'hui, je ne vis plus que pour le voir.

Je me suis dit : Tu es stupide, pourquoi ne cherches-tu pas un autre, quelqu'un de plus stable, de plus accessible ? Laisse-le tomber. Tu seras plus tranquille, tu seras libéré. D'accord. Je le lui dirai. Je m'imagine lui disant froidement. « Tu m'as fait trop souffrir, je veux que ça change. Ou tu es mon copain ou tu n'es pas. Mais je ne supporte plus cette situation. » Et je me vois libre, calme, presque heureux. Et je ne dis rien. J'accours à la porte quand j'entends la sonnerie. Je ne respire plus. J'ai le cœur qui bat. Je me sens vivre. Il est là. Ce qu'il est extraordinaire comme nous avons des choses à nous dire. Il me semble cependant un peu bizarre. Une partie de sa vie m'échappe. Toute sa vie m'échappe. Je ne le tiens que quand il est là, énigmatique, cruel et affectueux, indifférent et chaleureux. Il est là, et cela me suffit.

« Un beau matin je sais que je m'éveillerai différemment de tous les autres jours. Et mon cœur délivré enfin de ton amour. Et pourtant... »

Tu es entré dans ma vie par hasard, un sourire d'un soir d'été. Je ne pourrai plus me passer de ce sourire et je me lance à ta conquête avec maladresse et appréhension.

Dans la désolation de ma solitude, une parcelle de ton amitié m'aurait comblé de bonheur. Tu ne m'as pas dit oui. Tu ne m'as pas dit non. Tout simplement qu'on verra, pourquoi pas. Tu viens me voir une fois par semaine, parfois moins, et je fais l'apprentissage de l'attente. Toute ma vie est désormais axée autour de ce rendez-vous incertain.

Je vis pour ce jour et j'habille mon cœur d'inquiétude et de

UNE LIAISON ÉPHÉMÈRE

joie. Je prie pour que ce jour là le temps ne soit pas trop froid ni pluvieux car cela risque de te décourager. Tu vis dans la même ville que moi, et je ne sais pas ce que tu fais, avec qui vas-tu sortir ce soir ou ce week-end. Je ne t'en veux pas, mais cela me fait mal quand même de savoir que tu es en d'autre compagnie. Je me console souvent en me disant que rien n'est parfait dans la vie et qu'il faut accepter un compromis. Je veux bien essayer de vivre avec un compromis et me faire une raison, mais je sens que je suis au bout de mes forces. Je ne peux plus continuer à vivre dans cette incertitude. Il faut que je te dise une fois pour toute et c'est à toi de décider.

Jusqu'à ce jour, tu ne m'as rien promis mais tu ne m'as rien dit non plus pour me décourager. Je t'ai demandé si je ne suis pas arrivé trop tard dans ta vie, si tu n'avais pas déjà une personne dans ton cœur. Tu éclates de rire et me dis que je raconte des bêtises.

Si tu m'avais dit que tu as déjà quelqu'un, je serais certainement très malheureux, mais j'aurais alors peut-être le courage de te quitter et essayer de ne plus penser à toi. Nos destins auraient croisé leur chemin pendant un certain temps et puis se seraient séparés et je ferais le reste de mon chemin peut-être seul, peut-être avec quelqu'un d'autre, vaille que vaille, jusqu'au jour où tout va craquer. Mais je veux encore prolonger cet instant.

Au lieu de me dire la vérité, tu plaisantes en me disant que tu as beaucoup d'amants et d'amies.

Tu me donnes de l'espoir.

Je me rappelle de nos premiers rendez-vous. C'était plutôt moi, à vrai dire qui insistai pour obtenir de te voir.

Nous avons marché dans les ruelles sombres et désertes de Paris les soirs d'automne. On se raconte des bêtises et nous prenons nos rêves pour des réalités. Nos chimères ont l'air plausibles et nous rions beaucoup. Parfois je t'arrête pour essayer de te donner une bise. Tu protestes. Attention les gens nous regardent. Deux garçons qui s'embrassent. Tu te rends compte ? Quelle horreur. Shocking !

Et on riait comme des fous.

Tu ne me parles pas de tes amis, tu ne me parles pas de ta vie. Je ne demande pas davantage que de marcher à côté de toi. Le reste de ta vie t'appartient et il vaut mieux d'ailleurs que je ne sache pas, car je n'en aurais pas supporté l'idée ; à plus forte raison de te voir rire avec quelqu'un d'autre, ou dormir avec quelqu'un d'autre. Il vaut mieux me laisser dans mes illusions. Il vaut mieux que je m'enferme dans mes rêves. On dit que le bonheur est comme un oiseau. Si on le tient trop serré dans sa

main, il risque de s'étouffer. Mais si on le tient trop lâche, il pourrait s'envoler. Mon petit, je te considère comme cet oiseau, je te laisse respirer mais je ne te laisserai pas t'envoler.

Que l'on fasse l'amour, que l'on ne le fasse pas m'importe peu. Non, je ne suis pas sincère. C'est sûr que je veux qu'on le fasse. C'est si merveilleux avec lui. Je m'en veux d'être si esclave de mes désirs. Je me dégoûte. Je me hais. J'ai pitié de moi et je me méprise. Oh mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour souffrir tant de mon impossible amour.

Il est là et je suis heureux. La chambre me paraît plus éclairée. J'ai envie d'aimer le monde entier. Tous mes problèmes disparaissent instantanément quand il apparaît au seuil de la porte avec sa sacoche contenant ses chaussures de foot et ses livres. Je reste avec toi jusqu'à demain. Voilà mon univers, mon enfer et paradis. Il vient quand il a envie. Je ne sais pas où le trouver. Je me résigne à l'attendre après de vaines tentatives d'approche. Peu m'importe. Depuis que ça a l'air d'aller mieux, j'ai repris espoir. Sans illusion, la vie sera bien triste. Il suffit qu'il soit là, à me sourire, à ne rien faire, à ne rien dire, à faire la tête, à être soucieux, à respirer, à exister et je vis avec lui, à travers lui, pour lui.

Ce matin là pourtant, avant de partir, il m'a simplement dit : « Je ne pourrai pas venir la semaine prochaine ». Je sens venir la chose depuis longtemps. Que me reste-t-il à te donner ? Je m'attends à ce jour depuis notre première rencontre et maintenant je le vois venir avec certitude. Je suis calme et je ne souffre pas. Je me suis si souvent dit que tout festin a une fin, et c'est normal que cela arrive un jour ou l'autre. Voilà le moment.

Ne dis surtout rien. Ne le supplie pas, c'est ridicule.

N'élève pas la voix, c'est enfantin. Souris. Je souris. Ça doit ressembler à une grimace. « Je ne pourrai pas venir la semaine après non plus ». Voilà ce qui ne laisse plus de doute. Je sens un coup de poignard dans mon cœur. Mais sur le moment cela ne me fait pas mal. On ne sent rien encore quand la coupure est trop fraîche, quand les nerfs n'ont pas encore le temps de communiquer au cerveau l'impression de douleur que cette blessure provoque. La déchirure est très profonde et elle paralyse mes jambes, elle me cloue sur place, elle me foudroie comme une décharge électrique. La fin d'une année avec un amour dérisoire, provisoire, éphémère, temporaire, merveilleuse et douloureuse.

Il est parti. Je ne le reverrai plus. Comme ça. C'est drôle. Je ne pleure pas, je suis mort.

LUCIEN TRONG.

POUR EN FINIR AVEC LA PSEUDO INFORMATION SEXUELLE

Il n'est point rare que chaque éditeur n'ait une collection se réclamant de la vie pratique. Nous retrouvons là pêle-mêle l'art d'accommoder les restes, celui de faire du cheval et, ô surprise, « comment faire l'amour ». Inutile de préciser que les titres sont souvent trompeurs. Mais où va donc se glisser l'érotisme ? Généralement il s'agit là du genre d'ouvrage où l'auteur pose et prétend répondre aux questions d'éventuels lecteurs. Force est de reconnaître qu'il doit exister sur le marché de l'édition une bonne centaine de livres traitant du sujet. Je ne dis pas que dans le lot quelques-uns se détachent mais ils ne sont hélas que trop rares. A coups de publicités mensongères, de titres et de photos de couvertures aguicheurs nous assistons à la pire des débâcles dans le domaine de l'information sexuelle.

Pour prendre un exemple parmi tant d'autres je m'attarderai sur l'ouvrage du Sieur Pierre-Marie Brémont dont on ne connaît guère la qualité — est-il seulement sexologue ? — et paru aux éditions Balland. Le titre en est « Le plaisir en Amour ». De quoi faire frémir les têtes bien pensantes... Après le Michelin voici un faux Gault et Millaut de la sexologie ! Pardonnez-moi cette comparaison, elle me semble bien mauvaise et peu flatteuse pour nos célèbres gastronomes car si ceux-ci ont le mérite de nous éclairer sur les coulisses de la bonne cuisine ici on traite de la sexualité avec légèreté.

Mais qu'est-il dit sur notre compte ? En fait de tout et de rien sinon quelques généralités que chacun sait. Au bout de quelques lignes les choses se gâtent et l'auteur s'embrouille dans des considérations plus ou moins douteuses sur l'homosexualité accidentelle. Selon lui l'adolescent ayant des facilités à entrer en relation avec des personnes de sexe peut devenir un homophile exclusif. Affirmation tout à fait gratuite lorsqu'on sait ce qui se passe dans les collèges ou autres collectivités. Pour ma part je connais d'honorables pères de famille qui ont goûté à certains plaisirs... Plus fantaisiste est cette théorie voulant faire croire que les homosexuels honteux et culpabilisés par leur condition deviennent des papillons volages et capricieux. Enfin et toujours selon Monsieur Brémont l'adolescent désirent sortir de l'auto-érotisme (entendez par là masturbation) trouvera sa sexualité avec des personnes pas trop différentes de lui car la jeune fille est trop

(*) Pierre Marie Brémont, Le Plaisir en Amour, Balland.

inaccessible. Voilà une bien curieuse idée sur la jeunesse ! J'avoue être resté perplexe devant une telle absurdité.

Voilà tout a été dit sur l'homophilie, en trois pages, quant au reste ce n'est qu'une morne répétition du déjà lu et relu. Si dans celui-là on échappe à la règle il arrive très souvent que nous figurions au chapitre des perversions et autres déviances avec les fétichistes, les sado-maso et que sais-je encore... Ici le guide se borne à présenter le langage sexologique (comme dirait Dali) en donnant une mauvaise explication du mot.

Je déplore que l'éditeur Balland ait eu le malheur de publier de telles banalités et que de surcroît le Grand Livre du Mois les reprennent dans leur sélection. On ne dira jamais assez que ce genre de publications sont dangereuses par les erreurs qu'elles distillent. Erreurs encore plus grossières lorsqu'on sait que ces écrits atteignent un large public qui d'une curiosité avide et friand de telles lectures n'ent est que mieux trompé et sous-informé. Pour reprendre la formule d'un journaliste ce livre est à classer au plus haut rayon des bibliothèques à côté de ceux qu'on ne lit jamais. Et pour cause...

FLOREAL DURAN.

« PIERROT LA LUNE »

de PIERRE GRIPARI (1).

Le père Gripari est mitraillé dans un car à Montlivault le lendemain du débarquement. Cette mort n'émeut que très peu son fils, puisque depuis la mort de sa Mère, il prétend qu'il ne sait plus pleurer. Il sait l'écrire : « Je n'ai jamais réussi à contrefaire mes sentiments ».

Précocement, il découvre son homophilie avec son professeur d'histoire et de géographie, Monsieur L... « Aucune femme ne vous a aimé, j'ose le dire, comme ce petit garçon qui n'osait pas vous regarder en face. Il n'y a pas de Dieu, pas de ciel, pas de socialisme qui tienne : parce que vous ne m'avez pas aimé, je sais que je ne serai jamais heureux de ma vie » (page 67). Il y a du désespoir mélangé à de l'agressivité : « Si deux hommes en toute liberté se plaisent, je ne vois pas en quoi ce qu'ils peuvent faire ensemble pourrait en gêner un troisième » (page 278). Et il avoue à qui veut l'entendre, au risque de déplaire, ses « amours sans espoir dont je ne sais même pas qu'elles ont un nom » (page 68). Il aimait sa

(1) Ed. : La table ronde.

Mère malgré l'étroitesse d'esprit et la rigueur de celle-ci, mais sa disparition brutale le blesse et le soulage en même temps. Celle-ci l'avait prévenu : « Tu feras tout ce que tu voudras plus tard, je ne t'en empêcherai pas, mais il y a deux choses que je ne voudrais pas te voir devenir, c'est curé ou pédéraste. Ça, j'aimerais encore mieux te voir mort » (page 94).

Elle pouvait être assurée que son fils ne rentrerait jamais dans les ordres, puisque le petit Gripari reniait le grand créateur et ses Saints depuis longtemps. « Une preuve de la non existence de Dieu ? Je n'en veux pas d'autre que la mienne... La première supériorité du Diable sur Dieu, c'est qu'il est amusant. La seconde, c'est qu'il n'a pas cette insupportable prétention à l'existence » (page 143).

Le jeune auteur assumera son homophilie qui sera à la base de ses écrits. « Un jour le génie me prendra au collet, et alors j'écrirai mon livre ». Orgueil ou lucidité ? Peu importe, puisqu'il jure que le « désespoir, c'est la première condition du bonheur » (page 116), et « l'homosexualité n'est pas un vice. Un vice, c'est quelque chose d'acquis, une habitude, une passion. Fumer, boire de l'alcool sont des vices. Mais moi, je n'ai jamais appris à être homosexuel ». Existe-t-il une plus grande logique ?

307 pages délicieuses, parce que convaincantes, franches et téméraires, avec un mélange de vinaigre et d'eau de rose. Le « mal de vivre » s'y cache malgré tout.

La réédition de « Pierrot la Lune » rend justice à un écrivain qui, avant d'émouvoir à leur tour les adultes, a le premier su parler aux enfants.

ALEXANDRE D'ARÇAIS.

ANDRÉ DU DOGNON

L'HOMME ORCHESTRE

NRF - 32 F

A nouveau disponible

CES ÉTRANGES ITINÉRAIRES

Il a toujours été dans la tradition littéraire que des auteurs nous fassent partager leurs émotions et surprises par le biais de journaux de voyages. Sur les traces de ceux-ci nos contemporains nous donnent leur vision de ce monde. Plus surprenante est la démarche de quelques jeunes écrivains marchant sur les traces de ces contemplatifs. Voyager est un art, en rapporter mille et une impressions semble un exercice plus difficile. Parmi les dernières parutions certaines méritent amplement notre attention d'abord par leur originalité ensuite parce qu'elles ont trait à l'homophilie. J'ai notamment retenu « Floride » de Jack Thieuloy (1) et « Les Amours du Nil » de Juan Pineiro (2).

De Jack Thieuloy nous connaissons déjà « L'Inde des Grands Chemins » (Gallimard, 6^e édition). Bien que considérant « Floride » comme un roman l'auteur nous donne ici une autre vision de l'Amérique et plus particulièrement de la région dont il est essentiellement question. Ici il n'y a aucune place pour la complaisance aussi Thieuloy se livre-t-il à une peinture au vitriol de la société américaine. Voici un ouvrage qui ne manque pas d'effets spéciaux d'abord par l'aspect picaresque que prend le récit puis par les clichés qui se succèdent à la vitesse de croisière tous aussi démesurés les uns que les autres. Cela fait songer à un Don Quichotte des temps modernes dont la Rossinante est une vieille auto et le Sancho Panza un jeune métis tenant plus de l'Adonis que du personnage de Cervantes. Dans ce faux paradis qu'est la Floride, véritable attrape-touristes où la nature s'expose comme une vitrine, on vend le soleil, le sable, la mer mais aussi le mauvais goût. Le tout n'est qu'un vulgaire produit emballé, aseptisé, conditionné et offert en patûre au commerce du tourisme. Dans cette Amérique puritaine transparaissent quelques personnages hauts en couleurs tels Laf qui se veut le descendant de notre fabuliste La Fontaine ou Sérafino cet exilé mexicain aussi désopilant que cruel. Le premier est un acteur imaginaire, une sorte de hippie gourou suivi d'une escorte d'individus qui font et disent ce que leur enseigne le nouveau prophète. Le second est peut-être le dernier des guérilleros et symbolise cette Amérique exploitée et menée par les U.S.A. Mais l'homosexualité que vient-elle faire là dedans ? Elle est pourtant présente tout au long de l'ouvrage car les rapports qu'entretiennent l'auteur et son jeune compagnon Monilo sont sans équivoque. Rapports amoureux et charnels qui ne manquent

(1) Floride de Jack Thieuloy, Paul Mari éditeur.

(2) Les Amours du Nil de Juan Pineiro, Robert Laffont éditeur.

pas de saveur et de truculence comme d'ailleurs tout le livre. Thieuloy nous offre ainsi son délire littéraire allant même jusqu'à inventer des mots.

Plus calme en ce qui concerne l'écriture le roman de Juan Pineiro n'en est pas moins coquin par son contenu. Le titre « Les Amours du Nil » donne déjà le ton de ce séjour au pays des Pyramides. Mais ici point de tourisme conventionnel. Si quelques scènes se déroulent au milieu de ruines historiques l'auteur nous entraîne plus volontiers sur les rives du grand fleuve à Assouan. L'homophilie est plus que présente puisque Juan Pineiro se livre à une véritable débauche en compagnie de mille et une rencontres.

Et vogue la galère sur les eaux noires et dormantes d'un Nil témoin d'ébats aussi tendres qu'impudiques. Car ce livre est irrespectueux du début à la fin. Il est aussi fou que son héros. Entrecoupées au milieu de ces amours nubiennes on rit aux éclats avec les tribulations de la Reine d'Angleterre. Celle-ci en dehors du protocole d'un voyage officiel et imaginaire adopte un comportement dépassant tout excentricité. Jamais la reine n'avait été aussi ridiculisée (elle doit en perdre son sempiternel chapeau !). Certes le contenu d'un tel livre n'atteint pas le firmament mais l'humour qui s'en dégage aussi lourd soit-il en vaut le détour. Tout ceci raconté sans effets inutiles et se lit en deux nuits pour notre plus grand plaisir.

(à suivre)

FLOREAL DURAN.

JEAN-PIERRE PASTORI

L'HOMME ET LA DANSE
du XVI^e AU XX^e siècle

Étude historique — interviews —
nombreuses et merveilleuses illustrations photographiques.

Éd. VILO. 140 F

CONCOURS

DE LA NOUVELLE HOMOPHILE

Arcadie organise un concours.

On peut nous adresser avant le 31 mai 1981 une nouvelle dont le contenu doit être une histoire homophile (masculine ou féminine).

Texte dactylographié en triple exemplaires.

Maximum : quinze pages (format 21×29,5).

Les envois sont faits à *Arcadie*, une enveloppe fermée contenant le NOM et l'adresse de l'auteur. Le texte lui-même portant un pseudonyme.

Premier prix : sept cent cinquante francs.

Deuxième prix : cinq cents francs.

Et trois prix de cent francs chacun.

Publication réservée à *Arcadie*.

Les nouvelles non primées pourront cependant être publiées par *Arcadie* sans que les auteurs puissent s'y opposer.

Les collaborateurs habituels d'*Arcadie* ne peuvent pas participer à ce concours.

Le jury est composé du Directeur d'*Arcadie*, de Pierre Nouveau, de François Lescun, de Sinclair, de Christian Gury et d'Odon Vallet.

Le choix est sans appel.

POUR VOIR LA VIE AVEC D'AUTRES YEUX

OPTIQUE MARLY

125, rue de Rennes - 75006 PARIS

(métro Saint-Placide)

Fermé le lundi

Tél. : 548-23-95

20 % DE REMISE AUX ARCADIENS
et aux ARCADIENNES

Patrick DREVET

LES GARDIENS DES PIERRES

« des CONTRASTES psychologiques
et sensuels saisissants »

Éd. N.R.F. — 296 p. — 60 F

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 ° NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 ° NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

AU BON PORC
SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier au naturel — Toute l'année

Au détail, le kilo : 370 F

Tarif au 1-9-1980

Tarif d'expédition de terrines sur demande

Choucroute paysanne — Saumon fumé

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 Paris

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE
VOUS SERA RÉSERVÉ

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

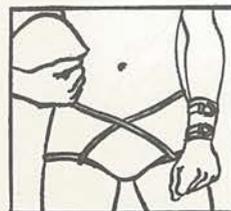
Téléphone : 258-15-12

— 338 —

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc



Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

Boy's
[Cuir]

Boîte Postale : N° 33

13005 - MARSEILLE

CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition



* Boutique de Vente, 37, rue Mazagan, 13001 Marseille. *

Salvatore

esthétique
coiffure
prothèse capillaire

sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 h à 19 heures
18 rue des messageries
75010 paris

tél. 824.60.12 - 824.48.61
métro poissonnière - parking privé

